

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

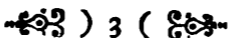
JUILLET 1763.



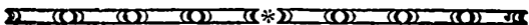
NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS

MDCCLXIII





JOURNAL HELVETIQUE.



JUILLET 1763.



HIMNE

*Sur la Toute-présence de Dieu, traduite de
l'Allemand de M. WIELAND.*

QUE soupîres-tu, mon ame! A quoi bon te fatiguer à chercher des ruisseaux limpides dans un desert, & à poursuivre un bonheur sans mélange parmi des créatures qui ne sont que poussière? Pourquoi exiger de cette vie, ce que l'éternité seule peut te donner? Rebrousse, Immortelle, avant qu'une trompeuse espérance s'égare dans le labyrinthe des desirs terrestres.

4 JOURNAL HELVETIQUE

tres, qui ne sont jamais couronnés par la jouissance, sans enfanter de nouveaux desirs, plus impétueux encore. Arrête ton essor, & ne va pas t'enfoncer dans un abîme, qui n'a point d'issue. Le bonheur ne jaillit d'aucune source terrestre. Ces sphères brillantes, quand elles ne brilleroient que pour toi, & qu'elles étaleroient à tes regards toutes leurs mystérieuses beautés, seroient aussi incapables de remplir le vuide d'une ame, qui aspire à Dieu, qui a soif de lui, que les couleurs le sont de rassasier, où l'ombre de l'objet aimé de rendre l'amour satisfait & content. Le sublime Archange languiroit d'ennui au milieu de l'harmonie des mondes, il ne moissonneroit aucune joie dans les immenses campagnes du Ciel, mille créations rouleroient autour de lui sans attirer ses regards, si derrière ces sombres voiles, il n'apercevoit pas la Divinité, la seule chose aimable. Car c'est toi, ô mon Dieu, Infini, Inexprimable, qui dones à tout ce qui existe la vie, le mouvement, & la beauté. L'aveugle mortel ne fait pas que c'est Toi qu'il aime; quand il se laisse éblouir par le foible éclat des créatures, il ne fait pas que ce n'est qu'un rayon de ta splendeur qui leur imprime cet éclat, & qui rend visible toute beauté mortelle.

Et ainsi il t'oublie, l'ingrat. Il se perd d'admiration en contemplant le bord resplendissant de ton vêtement, sans lever le visage pour te contempler Toi même. Transporté à la vue d'un léger tableau, peint sur une nuée, il ne pense plus à l'original, & la source pure de tout bien lui demeure scélée. Alors il gémit de voir ses espérances trompées. Il a usé l'ordre qui fait rouler dans une si parfaite harmonie les soleils & les terres, & se plaint de celui qui rassasie d'amour toutes les créatures vivantes, toutes les armées innombrables des Esprits, de celui dont on lit la sagesse & la bonté dans le Soleil, come dans l'atôme de poussière qui nage dans ses rayons. Mécontent & chagrin, il jette des yeux courroucés contre le Ciel, & aime mieux acuser le Très-Haut que sa propre folie. Il envie aux Anges leurs Trônes, & cette terre si variée en beauté, n'est à ses sombres regards qu'un séjour informe de douleur & de misère. Malheureuse Ame ! que souhaites tu ? Voudrois-tu que le Tout-Puissant créât pour toi des paradis, & des contrées enchantées, où l'air respirat la volupté, & où la terre fut toujours couverte de roses sans épines ?

Doit-il faire sortir une plus belle nature

du néant, & la soumettre à tes desirs avides? O que tu te conois peu toi même, ta sublimité, ta grandeur! Que te serviroit une nouvelle création d'êtres finis? Tes desirs immenses ont Dieu pour objet, ils ne peuvent être satisfaits qu'en lui.

O mon Créateur, apprends moi à conoitre le bonheur qui est en ma puissance! Alors les soucis rongeurs, les desirs inquiets s'éteindront dans mon sein. Ne suis-je pas environé de Toi! N'est-tu pas proche de mon ame, plus proche que ma plus chère pensée, que mon plus doux sentiment? Ne te vois-je pas par tout où je jette les yeux? Ce sombre éclat du Soleil pourroit il te dérober à ma vue? ou serois-je incapable de percer jusqu'à Toi, à travers les attraits de la nature, jusqu'à Toi, qui en es l'ame, où toutes ces beautés prennent leur source, pour couler dans une infinité de veines? Qui habille cette terre de la robe éclatante & variée du Printems? Qui pare les lys dont la beauté confond la magnificence d'un SALOMON? Qui a ordonné à ces chaines de montagnes d'élever leurs têtes superbes? Qui arrose les fertiles vallées? Qui est-ce qui anime, & qui peuple toutes les contrées de la nature? Qui a formé le gra-

oieux visage de l'innocence, dont le regard verse dans les cœurs la paix & l'amour harmonique? Qui est-ce que les Etoiles célèbrent? Qui adorent les Séraphins, la face couverte de leurs ailes? Qui dirige la marche symétrique des Cieux de Saphir? Quel est celui dont le souflet fit germer le néant, & produisit des mondes? & dont la voix puissante apella les Esprits à être? O Eternel! ce sont tes œuvres. Tu es! Tu as voulu, & nous sommes. Ici, là, partout où la beauté sourit, où l'harmonie enchante, où la voix de l'allégresse te loue, tu y es! Ici, dans ce lieu étroit, tu y es, sans y être enfermé. Je ne pourrois pas t'approcher de plus près, quand je m'élancerois sur les rayons du matin, ou quand porté sur des ailes de Chérubins, je volerois de Soleil en Soleil, & que je te chercherois au dessus de tous les Cieux. J'entends le concert général de la nature, mille & mille voix réunies, dont les unes sur des tons doux & harmonieux, les autres sur des tons majestueux & éclatans, publient ton existence. Je te vois, je te sens. Que l'immensité où tu habites, que la voûte azurée des Cieux, que la terre, patrie de ma moindre moitié, que la place où je

8 JOURNAL HELVETIQUE

fuis , que tous les endroits qui m'environnent soient pour moi des lieux sacrés , aussi sacrés que des temples ! L'Éternel y est ! Mon ame l'y adore , & s'anéantit devant lui , dans les plus doux ravissements. Plus haut , dans ce Soleil éloigné , l'Archange t'adore aussi , & se voile devant toi. Sa grandeur séraphique s'évanouit , il bégaie , & s'anéantit come moi. Sa prééminence sur les foibles mortels , qui paroissoit immense , n'est plus rien. Toi seul es grand & immense !

Inexprimable félicité , ravissant anéantissement , quand l'ame dépouillant son *Moi* , libre de tout orgueil , ne pense qu'en Toi , ne se sent que par Toi ! O come tous les phantômes de l'amour propre disparaissent alors ! Que suis-je dans ton monde ? Un chaînon d'une chaîne infinie , & combien proche encore du ver rampant ? Qu'est-ce que l'Univers ? Une seule du nombre infini de tes pensées , une seule que tu as daigné manifester à nos yeux. Cependant malgré mon énorme petitesse , je suis assez grand pour te conoitre , ô Incompréhensible , pour t'adorer , pour sentir dans le fond de mon cœur que je suis destiné à t'aimer. Que ces glorieux privilèges relèvent ma nature ! O ne permets pas qu'une seule de mes pensées ,

qu'un seul de mes desirs , manque sa destination ! Que suis je en éfet , si je ne suis pas tel que tu veux que je sois ? O que le ver qui se traîne dans la poussière , seroit alors au dessus de moi ! C'est trop peu encore... Je frissonne , je tremble à cette seule pensée. Soutenés moi , ailes de la grace toute puissante , cachés moi cette redoutable idée , qui fait rétentir à mes oreilles les tonnerres de l'enfer. Avoir péché dans ce monde , où tout suit tes loix , où toutes choses s'empresstent à se conformer à ta volonté , devant tes saints Anges , en ta présence , ô Amour éternel , devant tes yeux , avoir péché , qui peut soutenir cette pensée ! N'être pas ce que tu veux que je sois , c'est cesser d'être , c'est être plus malheureux que de n'être pas... Consterné , éperdu , je jette des regards tremblants dans le cahos de la nuit éternelle , dans les ténèbres de dehors , dans la séparation d'avec Dieu.... fortifie moi , Dieu Home , Rédempteur ! ô ranime mon ame ! retire la de l'abime où elle s'enfonce..... Ah ! tu jettes sur moi un regard favorable. Soudain la vie recommence à couler dans mes veines. Je te célébrerai , ô mon Rédempteur , Libérateur du genre humain , Amour mystérieux ! Tu nous rapelles à la vie. Tu rends aux

Séraphins leurs Frères sur la perte desquels ils versent déjà des larmes. Tu nous permets de penser à l'Être infini, tu nous rends nôtre Père. Cette foi qui nous ouvre le Ciel & l'éternité, renouvelle à mes yeux la face de la terre. Elle redevient un paradis, elle ne détone plus dans le cantique de l'univers, & rentre en harmonie avec les Cieux.

Descendés, Anges de lumière, sublimes Intelligences, environés mon ame, apellés la vôtre Sœur, & souviés lui fraternellement! Comptés ces ames vertueuses, ces ames célestes, qui dispersées sur la terre, & ignorées des profanes, sont précieuses aux yeux de l'Eternel. Considérés leurs vertus, leurs dangers, leurs combats, leurs victoires, & comencés à orner les berceaux odoriferans où vous nous recevrés bientôt. Car nos corps périssables seront bientôt mûrs & prêts à être moissonés par la mort. Bientôt ces ames rachetées sortiront triomphantes du séjour de leur épreuve, pour retourner dans leur pays natal, dans le Ciel où elles ont pris naissance, & d'où les Séraphins leur tendent déjà les bras. C'est là où leur charité sera épurée. Céleste Charité! c'est là ou tu te déveloperas dans toute ton étendue. Aucun éloignement, aucune mer

d'Æther n'y sépare plus les Esprits, qui volent d'un Soleil à l'autre aussi rapidement que leurs pensées. Tous sont créés les uns pour les autres, & tous puisent le bonheur dans la source intarissable.

Sublimes, ravissantes espérances ! Combien êtes vous encore éloignées ? Nos ames impatientes volent au devant de vous. Jusques à quand.... Mais, silence, desir inquiet, ne trouble pas la tranquillité de mon cœur. Ma volonté... que dis-je, ma volonté ? Non, je n'ai, je ne veux avoir d'autre volonté que la tienne, ô mon Dieu ! Ainsi que les Sphères j'obéirai au moindre de tes signes, je te soumettrai tous mes desirs. Et s'il y en a un seul qui ne se soumette pas avec joye, qu'il soit maudit ! Qu'ai-je à desirer, quand je pense à Toi ? Le Ciel n'est-il pas par tout où tu es ? Oui, cette grande, cette inexprimable pensée, que tu m'aimes, c'est le Ciel ; elle me tient lieu de toutes les joies du Paradis, elle ne me laisse plus de vœux à former, & fait régner le calme dans mon ame, au milieu des orages nocturnes. Je ne t'envie plus ta beauté éblouissante, brillant Séraphin, ni ton délicieux séjour ! Satisfait & content, je marche à la lueur de ce foible Soleil, dans ces vallées sombres, dont bientôt encore

le vent du Nord moissonnera les fleurs. Quelqu'obscur que soit ma demeure, Dieu y est. Sa présence lui donne mille charmes à mes yeux. Grondés, Tonnerres! Vos bruyants éclats font pour moi des sons pleins d'harmonie, puis que c'est la voix de mon Dieu.

Que mon cœur est tranquille à l'ombre de ta Providence! Qu'il est doux de marcher à ta lumière! Car tu éclaires mon ame, & tu rends mes ténèbres aussi resplendissantes que le Soleil. Tant de mondes s'attendent à Toi, tant de millions d'Esprits ont besoin du secours de ta grâce, & cependant tu a soin de moi come d'un enfant unique. Puissai-je, come un Enfant, reposer dans ton sein, avec un front où soient peintes l'innocence, & une gaieté exemte d'inquiétude; & là, recueillir soigneusement chacun de tes tendres regards, & observer avec des yeux attentifs chacun de tes signes pour m'exciter où pour me réprimer! O condui mon ame! Elle est sans expérience, & ne peut se passer un moment de ta direction! Ne m'abandonne pas à ma propre prudence, quand même ma volonté inconstante voudrait s'éloigner de Toi... Mais que demandes tu, mon Ame, avec ces ardents soupirs? Sa bonté inexprimable ne pré-

vient-elle pas tous tes besoins? Confie toi, rends graces, & cesse de prier. Il a parlé. Ses paroles sont plus inébranlables que les Trônes des Séraphins, plus certaines que l'existence de tous les Etres créés. Quelles douces émotions n'excitent pas dans mon cœur ses promesses! Elles sont vérité & vie. Oui, je le sens qu'elles sont vérité & vie. Tu te meus, Esprit Créateur, avec tes aîles déployées sur les profondeurs de mon cœur! Tu dis que la lumière se lève dans mes pensées, & tu imposes silence au tumulte de mes passions. Tu diriges mon Etre, come tu diriges ce majestueux Univers. Ton souffle, qui atire les mondes, attire aussi mon ame toujours plus près de Toi, toujours plus près de Dieu, de la félicité qu'aucun Ange ne peut exprimer, & dont il n'y a que l'Incréé, qui puisse mesurer la grandeur. Mon esprit succombe de nouveau à la vivacité de mes sentimens! Je treffaillis de joie, d'admiration sur mon bonheur, sur la dignité de mon ame, sur l'éternité que je vois dans Toi! Je plane sur l'abîme de tes miséricordes en y fixant mes avides regards. Puis du haut de mon extase, je regarde tristement ces objets terrestres vers lesquels il me faut retourner. Mais tu se-

ras toujours avec moi. L'idée de ta toute présence ne s'éloignera jamais de mon esprit. La douce odeur de ton amour s'exhalera toujours dans mon cœur. Je vivrai toujours devant Toi, ô mon Dieu, & j'annoncerai à jamais tes merveilles !

LENTZBOURG.





AUX EDITEURS.

*A l'occasion des Réflexions sur la Prière que
JESUS-CHRIST adressa à Dieu dans le
Jardin de Gethsémané (*).*

JE lis toujours avec plaisir, MESSIEURS, les Pièces qui composent votre Journal, & surtout celles qui regardent la Religion, y occupant avec raison la première place, servent à éclaircir nos saints Livres, à leur doner plus de dignité, & à étouffer par là même les croassemens de l'Incrédulité.

Les Réflexions sur la Prière que J. C. adressa à Dieu son Pere dans le Jardin de Gethsémané, m'ont paru de ce genre. Leur éloquent & pieux Auteur a voulu sans doute enlever la contradiction aparente qui se trouve entre les Prédications de sa mort, & la Prière qu'il fit à Dieu de l'en exempter, en suposant: Que J. C. ne demanda point de le dispenser de la mort, mais d'é-

(*) Voyez le Journal de Mai, p. 467.

loigner de lui l'angoisse & la tristesse mortelles que les aproches de cette mort lui causoient, & que c'est là ce qu'il faut entendre par ce calice, qu'il souhaitoit de ne pas boire.

Cette explication est sans doute ingénieuse, & neuve; du moins je ne sache aucun Commentateur qui l'ait donnée; tous ceux que j'ai sous la main, Mrs. DE BEAUSOBRE & *l'Enfant*, MARTIN, OSTERVALD, BUTINI, SAURIN, BOURDALOUE &c. entendent par le *calice* que J. C. prioit Dieu d'éloigner de lui, la *mort* qu'il devoit souffrir; mais come les autorités n'ont pas le même poids pour les explications que pour les faits, je prendrai la liberté, dans la vuë de m'éclairer, de proposer quelques difficultés que fait naître l'explication donnée.

Je conviens d'abord que J. C. savoit très bien qu'il devoit souffrir la mort; il l'avoit prédit à diverses fois, & une seule de ses déclarations suffiroit pour en convaincre; mais c'est de là même que je tire ma première Objection; car puisque J. C. prévoyoit sa mort come certaine, ne prévoyoit-il pas aussi les angoisses mortelles qui devoient la précéder, & s'il les prévoyoit, ne paroïssoit-il pas autant inutile
de

de prier Dieu de les lui épargner que la mort ? Je ne vois pas que l'on puisse supposer l'un sans l'autre, à moins que de dire que J. C. avoit pû prévoir sa mort & non ce qui devoit la précéder ; ce qui n'est pas naturel, ni conforme à sa qualité de Prophète, surtout ayant prédit toutes les circonstances qui devoient précéder sa crucifixion en disant : MATT. XVI. v. 21. *qu'il falloit qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrit beaucoup de choses &c. & LUC XVIII. v. 31. que l'on se moqueroit de lui, qu'il seroit outragé, injurié, fouetté &c.* Quoiqu'il n'ait pas prédit formellement ce qui lui arriva dans le Jardin de Gethsémané, il n'est pas vraisemblable qu'il l'ait ignoré ; il semble même qu'il l'ait insinué en forme de prédiction dans le passage déjà cité dans les Réflexions (par erreur JEAN XXIV.) JEAN XII. v. 27. *Maintenant mon ame est troublée, & que dirai je ? (plutôt que) Et quoi ? Dirai-je mon Père &c. car le point interrogatif est dans l'original d'abord après le verbe (dirai je) Mon Père délivre moi de cette heure, mais c'est expressément pour cette heure que je suis venu.* Passage qui a un rapport sensible avec la Prière que le Sauveur fit a Dieu dans sa détresse, & qui

me paroît prouver déjà que cette heure dont il parloit étoit celle de sa *mort*, pour laquelle il étoit venu, plutôt que pour celle des angoiffes qui la précédèrent dans le Jardin.

Si donc J. C. a prévu les angoiffes qui ont précédé sa mort, tout come sa mort même, ce qui me paroît très vraisemblable, il suit de là, suivant le raisonnement même de l'Auteur des Réflexions, qu'il n'a pas dû demander à Dieu de les éloigner de lui, plutôt que sa mort, puisque cela étoit également inutile. D'autant moins que cette mort étoit bien plus terrible que les angoiffes mêmes, que quand on est menacé de deux dangers, où que l'on éprouve deux maux, on souhaite sans doute d'être délivré de celui qui paroît le plus fâcheux, & que d'ailleurs J. C. auroit obtenu la délivrance de sa détresse par celle de sa mort qui en étoit l'unique cause.

Je tire ma seconde Objection de l'expression même de *coupe* ou de *calice* dont JESUS CHRIST se sert dans sa Prière ; ce terme figuré signifie, il est vrai, en général *des souffrances*, mais aussi *la mort*. Voyez Esa. LI. v. 17. & suiv. & JER. XXV. v. 15 & suiv. & J. C. ne l'a employé (excepté dans le sens propre) que

pour marquer sa mort ; ainsi lorsque MATTH. XX. v. 20. les Enfans de ZEBEDE'E lui demandèrent d'être assis l'un à sa droite , l'autre à sa gauche , il leur répondit : Vous ne savés ce que vous demandés ; pouvés vous boire le calice que je dois boire , & être batisés du batême dont je dois être batisé ? Ils lui dirent : Nous le pouvons ; il est vrai , repliqua JESUS , qui leur avoit aparemment fait cette question pour éprouver leur foi , & leur constance , que vous boirés mon calice , & que vous serés batisés du même batême que moi &c : Or ils n'eurent pas cette conformité avec J. C. quant à son agonie , du moins l'Histoire n'en fait nulle mention , mais bien quant à la mort qu'ils souffrirent tous les deux , ST. JAQUES , dit la Major ayant été décapité par ordre d'HERODE Agrippa Act. XII. v. 2. & ST. JEAN étant mort à Rome dans l'huile bouillante suivant TERTULLIEN & ST. JEROME.

De plus , quand J. C. dit à ST. PIERRE , après qu'il eût blessé MALCHUS JEAN XVIII. v. 11. Remets ton Epée dans le fourreau , ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée ? Il ne pouvoit pas entendre par là les angoisses qu'il avoit éprouvées , puisqu'elles étoient passées , & il faisoit manifestement allusion à sa mort , qui étoit la

tâche que Dieu lui avoit prescrite ; il paroît donc encore que J. C. en demandant *que ce calice passât loin de lui*, entendoit par là sa mort prochaine.

J'avoué que le passage de ST. PAUL. HEB. V. v. 7. 9. paroît confirmer l'idée contraire ; mais on n'y voit pas bien clairement que J. C. demandât par *ses supplications & ses prières*, d'être délivré des angoisses qui précédèrent sa mort ; il semble au contraire que ces mots : *A celui qui pouvoit le délivrer de la mort*, insinuent qu'il étoit question de sa mort même , mais que Dieu ne voulant pas l'en exempter, l'exauça en ce qui étoit possible, c. à d. peut être en diminuant les tourmens & la durée de son supplice ; car il paroît clairement qu'il ne fut pas exaucé d'abord à Gethsémané , puisqu'après l'apparition de l'Ange qui le fortifioit , il essuya encore la plus terrible détresse, qui lui causa cette sueur surnaturelle de sang , ce que confirme encore la réponse qu'il fit à ST. PIERRE citée ci dessus JEAN XVIII. v. 11.

Mais si l'on suppose que J. C. ait demandé à Dieu de le délivrer de la mort , la difficulté reste , il aura demandé une chose qu'il savoit très bien qu'il n'obtiendroit pas , puisqu'il avoit prédit qu'il mourroit , & qu'effectivement il mourut sur

la Croix , il aura , par conféquent , été en contradiction avec lui même ; donés nous donc , me dira-t-on , une folution plus fatisfaiſante.

Je ne préſume pas affés de mes foibles lumières , pour ofer doner mes idées , comme plus juſtes que celles des autres ; je hazarderai ſeulement une conjecture que l'on a fans doute faite avant moi.

Chacun convient de la répugnance que l'homme a pour ſa deſtruction corporelle , il n'eſt point de ſuicide qui n'éprouve avant que de ſe doner la mort ce ſentiment ſi néceſſaire , ſi ſagement imprimé par le Créateur dans le cœur de l'homme pour ſa conſervation ; quel eſt le criminel , qui ſachant parfaitement qu'il eſt condamné à la mort , qu'il n'y a aucune grace à attendre pour lui , ne la ſouhaite eependant , n'eſpère que ſon Juge ſe laiſſera fléchir , ne ſe flate même que quelque circonſtance imprévue , quelque miracle le ſouſtrairont à ſon fort ? Quel eſt l'homme même , qui réſolu de s'expoſer volontairement à quelque grand danger , ne recule , n'éprouve des craintes , des regrets , des repentirs quand il le voit aprocher , & une velleité de l'éviter ? Perſone , je penſe , ne me le conteſtera.

Cela poſé , quoique J. C. réunit la Di-

22 JOURNAL HELVETIQUE

vinité à l'humanité, il paroît, que dans les circonstances critiques de sa mort & de ses aproches, la Divinité l'avoit en quelque sorte abandonné, & ne lui donoit plus ses consolations, puisqu'un Ange fut obligé de lui doner du secours dans le Jardin de Gethsémané; ce qui auroit été superflu, si la Divinité eût été en lui; c'est ce que prouvent encore les paroles qu'il prononça sur la Croix: *Jusques à quand m'avez vous abandonné?* (Dès quelles j'admets bien volontiers l'explication de l'Auteur.)

Or dans ces circonstances, JESUS privé de la Divinité, quoiqu'il fut le plus parfait des homes, étoit cependant sujet à toutes les foibleffes innocentes de l'humanité, par conséquent aux frayeurs, aux angoissés inféparables de cette mort à laquelle il s'étoit soumis, & aux desirs momentanés de l'éviter, s'il eût été possible; ainsi ne peut on point paraphraser sa Prière de cette manière:

Mon Père! Je fais que le péché mérite la mort, je suis venu dans le Monde pour l'expier de cette manière; mais cette mort maintenant prochaine me paroît plus terrible que je ne me la représentois dans l'éloignement; ses aproches me pénètrent d'une tristesse, d'une frayeur, d'une an-

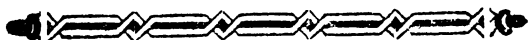
goiffe mortelles ; je ne refuse cependant pas de la souffrir s'il le faut ; mais Mon Dieu ! ne pourrois-je pas l'éviter ? N'y auroit-il point d'autre moyen plus doux de sauver les Hommes ? Votre Justice ne pourroit-elle pas être satisfaite par quelque peine moins douloureuse ?

Ainsi pouvoit penser & parler J. C. Homme , éprouvant les foiblesses de l'humanité toujours timide , attachée à son Existence terrestre , abhorrant tout mal physique , l'évitant sans cesse , ne voyant pas toujours le bien moral qui en résultera , ou qui le voyant , & résolué de l'obtenir , n'a pas le courage d'employer les moyens pénibles qui y conduisent ; inconséquence si ordinaire aux pusillanimes enfans d'ADAM !

Mais , après ces combats excusables , la grandeur d'ame qui se trouve aussi dans l'homme , la charité surtout qui animoit si vivement le Sauveur reprennent en lui leur noble supériorité ; cependant , ajoutet-il , avec une obéissance parfaite , & une résignation admirable , cependant , ô mon Père ! si votre volonté irrévocable est que je meure , qu'elle s'exécute plutôt que la mienne ; ce n'est point à moi qui , quoi qu'innocent , représente maintenant des créatures coupables , à demander des adoucifs-

semens à des peines justement méritées, c'est à vous à ordonner, à moi à obéir ; c'est à vous à déterminer le supplice, à moi à le souffrir ; je le souffrirai donc , *je mettrai ma vie pour mes brebis*. Il me semble que cette manière d'entendre la Prière de J. C. fondée sur la conoissance de l'humanité, n'offre point de contradiction, & ne lui ôte rien de sa dignité, puisqu'il *devoit être semblable à nous en toutes choses excepté le péché*. Cependant je ne suis pas allés attaché à mon sens pour prétendre qu'il doive être admis à l'exclusion de tout autre ; au contraire, amateur sincère de la vérité, & surtout des vérités Evangéliques, si consolantes pour nous, dont la clarté & la certitude nous font si nécessaires, j'aurai toujours beaucoup d'obligation aux personnes qui voudront bien m'éclairer, & particulièrement à l'Auteur *des Réflexions* auquel j'ai voulu plutôt proposer mes doutes, que je n'ai prétendu combattre son opinion ; & je n'aurai aucune peine à reconoitre par mon silence que je me suis trompé, si on me le fait voir clairement ;

Je suis &c.



E S S A I

Sur cette Question proposée dans le Journal Helvétique de Mai 1762.

Par quels moyens pourroit-on resserrer les liaisons & l'amitié entre les Citoyens des diverses Républiques qui composent la Confédération Helvétique ?

CES diverses Républiques sont nécessairement unies par leur intérêt commun. Partant de ce principe, je dis que l'on devroit ce semble, voir les Individus qui les composent, exprimer réciproquement dans les diverses occasions qui peuvent se présenter, l'affection cordiale qu'ils se doivent, en qualité d'hommes, en qualité de Compatriotes, & plus encore, en qualité de Chrétiens. Cependant on a le déplaisir de savoir, qu'un trop grand nombre, sont à l'égard d'un grand nombre d'autres, dans les sentimens d'une entière indifférence, peut être même, d'un éloignement aussi vif que leur amitié devroit être sincère. Il seroit sans doute extrêmement à désirer que l'on put profaite sans retour

de tels sentimens, & pour atteindre ce but, il faudroit mettre à néant les Causes qui leur donnent naissance. Je pourrois en indiquer plus d'une; mais j'ai résolu de me borner à celle que je regarde come la principale, & qui est à mon avis, la diversité des sentimens en matière de Religion: Diversité, qui a été, & qui est encore une pomme fatale de discorde, entre des homes qui tous reconnoissent pour leur Maître, *le Prince de la Paix*.

Dans tous les Ages du Monde, les homes ont senti l'obligation étroite qui leur étoit imposée, d'offrir le tribut respectueux de leur adoration & de leurs hommages, à l'Être qu'ils ont reconu pour la Cause première de leur existence, & l'Auteur bien-faisant des douceurs si variées dont ils jouissent. Il est certain qu'ils ont cherché à manifester ces sentimens, de la manière qu'ils ont jugée la plus propre à leur concilier la faveur de ce Souverain Maître de l'Univers. Les différens moyens qu'ils ont mis en usage pour cela, sont preuve que la plupart se sont égarés, sur ce point si intéressant, puisqu'il ne peut y avoir deux manières de servir Dieu conformément à ses Perfections & à sa volonté. Les Chrétiens même, éclairés d'une Lumière céleste, ne laissent pas d'être malheureuse-

ment divisés, sur plusieurs articles relatifs à la Foi & au Culte: Et ce qu'il y a de pire, c'est qu'une multitude d'entr'eux regardent come *Enfans de la gene*, ceux qui n'adoptent pas leurs sentimens. Ils ne balancent point à les déclarer indignes d'être admis dans le séjour de la souveraine béatitude, & à les condamner à subir les peines redoutables, décernées contre *ceux qui sont rebelles à la verite, & qui obeissent à l'injustice* (*). Cette façon de penser a ouvert la source funeste d'où l'on a vû couler des ruisseaux de sang, qui, à la honte de l'humanité, ont fait des taches inéfacables aux fastes du Monde.

Des Chrétiens divisés les infames querelles
 Ont au nom du Seigneur aporté plus de maux,
 Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
 Que le prétexte vain d'une utile balance
 N'a défolé jamais l'Allemagne & la France.
 Un doux Inquisiteur, un Crucifix en main,
 Au feu par charité fait jeter son prochain
 On vit plus d'une fois, dans une sainte yvresse,
 Plus d'un bon Catholique au fortir de la Messe,
 Courant sur son voisin pour l'honneur de la Foi,
 Lui crier, meurs impie, ou pense come moi.

(*) ROM. II. v. 8.

Porte un Arrêt plus doux , prens un ton plus modeste ,

Ami , ne préviens point le Jugement céleste ,

A la Religion discrètement fidèle ,

Sois doux , compatissant , sage , indulgent come elle ,

Et sans noyer autrui , songe à gagner le port :

Qui pardone a raison , & la colère a tort ;

Dans nos jours passagers , de peines , de misères ,

Enfans du même Dieu , vivons du moins en frères.

V O L T A I R E .

Le but de cet Essai est d'exciter ceux qui se doneront la peine de le lire , à entrer dans ces dispositions fraternelles , à l'égard des homes dont les idées sur la Religion sont en partie opposées aux leurs. Je serois sensiblement flatté , si je pouvois nourrir chez moi la douce espérance , que mes foibles réflexions contribueront pour quelque chose à produire ce desirable effet.

Chacun dans ce qu'il pense & dans ce qu'il fait qui se raporte à la Religion , estime qu'il pense sainement , & qu'il agit bien : Et par une conséquence évidente , il croit que quiconque ne marche pas à ces deux égards sur ses traces , est dans de fausses idées , & se conduit mal.

Jusques là , l'home peut être excusable.

Mais si ce même home, s'érigeant en Juge Souverain de mon fort, prononce contre moi, en vertu de la certaine science, & de la pleine puissance qu'il s'aroge, un Arrêt foudroyant, à raison de l'erreur dans laquelle il prétend que je suis, je le trouve impardonable, je trouve qu'il pêche grièvement contre les Préceptes de la Raison & de la Révélation, deux guides dont les Chrétiens devroient suivre invariablement la direction.

Ou je me trompe fort, ou la Raison me dit, que je déraisonerois si je me piquois d'être infallible. Elle me persuade dès-là, qu'il est possible que je me trompe : Et si cette possibilité est réalisée, si je me trompe en éfet, regarderai-je comme charitable & juste, la décision d'un home qui m'assigne pour demeure un séjour ténébreux de désespoir & de souffrances, parce que je me livre à une erreur qui me fait croire que la manière dont je procède est la meilleure, qu'elle est la plus convenable pour m'approcher de Dieu, & pour me faire ressentir les délicieux éfets de son amour ? Ne trouverai-je pas au contraire, une telle décision excessivement dure, impitoyable, cruelle ? C'est ce que la Raison me dicte.

En vertu de quel titre, prétens-je donc

être autorisé, à rendre contre un autre homme, contre mon prochain, contre mon frère, un Arrêt que je regarderois comme très injuste s'il me concernoit? Sur quels fondemens tiens-je de lui à moi, une balance aussi parziale? La Raïson veut m'éclairer, & j'éteins son flambeau. La conscience veut me diriger, & je suis sourd à sa voix. Je foule aux pieds cette excellente maxime, que la Loi de la nature a donnée aux Païens; ne faites point à autrui, ce que vous ne voudriés pas qui vous fut fait.

Je vais plus loin, & j'ajoute, que dans le cas même où je serois certain qu'un homme fut dans l'erreur, il ne me seroit jamais permis de le frapper pour cela d'anathème. Coupable comme je le suis, devant le Tribunal du Juge de toute la Terre; ayant un besoin indispensable de sa clémence; oserai-je usurper ses droits, en prononçant définitivement sur la destinée de mon semblable qui s'égare? Oserai-je entreprendre d'ôter autant qu'en moi est au Roi des Rois, l'illustre prérogative de lui faire grace? A Dieu ne plaise, que je porte la témérité jusqu'à ce point. Je craindrois trop en le faisant d'encourir l'indignation de cet Etre suprême.

Celui qui est dans l'erreur, je le plains.

Je me repens en vœux pour lui. Je souhaite qu'il conoisse la vérité, & qu'il se soumette à ses Loix. Je travaille à lui faire prendre ce parti, si j'ai les qualités requises pour remplir cette tache, & si je présume que mon travail puisse être suivi d'un succès favorable. Je laisse faire le reste à Dieu.

Si après avoir consulté la Raison, nous examinons ce que nous enseigne l'Évangile, ce saint Livre, que nous reconnoissons pour la règle infailible de nôtre foi & de nos mœurs, nous verrons que l'Esprit qui le caractérise, est un Esprit de tolérance, d'union, de charité.

Nous entendrons nôtre Seigneur commun, qui nous dira: *Soyés misericordieux, come vôtre Père est misericordieux (*)*. *Ne jugés point, & vous ne serés point jugés. Ne condannés point, & vous ne serés point condannés (**)*. *Je vous done un comendement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres, afin que come je vous ai aimés, vous vous aimiés aussi mutuellement. C'est à cet amour mutuel, que tout le monde vous reconnoitra pour mes Disciples.*

Tels sont les ordres de nôtre Maître,

(*) LUC. VI. v. 36. 37.

(**) JEAN XII. v. 34. 35.

auxquels il nous faut absolument obéir, si nous voulons ressentir les inestimables effets de sa précieuse bienveillance. C'est lui même qui nous le déclare. *Vous serez mes amis, si vous faites tout ce que je vous prescris* (*). Ces admirables préceptes du Chef de notre Foi, ont été soutenus par son exemple.

Lisons l'Évangile. Nous l'entendrons blâmer la curiosité indiscrete d'un homme qui lui demande, *s'il n'y aura que peu de gens de sauvés*, en lui répondant; *esforçés vous d'entrer par la porte étroite* (**). Ne négligez rien pour vous sauver vous même, sans vous mettre en peine de favoir, si le nombre de ceux qui parviendront à ce haut degré de gloire, sera petit au grand.

Nous le verrons qui censure le zèle amer de deux de ses Apôtres, outrés de ce que les Samaritains refusèrent de le recevoir dans un de leurs Bourgs, parce qu'ils conurent qu'il étoit Juif, & que come tel, il pensoit autrement qu'eux sur la Religion: *Seigneur*, lui proposèrent-ils inconsidérément (†). *Voulés vous que*

KONS

(*) JEAN XV. v. 14.

(**) LUC XI. v. 23. 24.

(†) LUC IX. v. 54. 55.

nous disions que le feu descende du Ciel pour les consumer? Sur quoi JESUS les reprit fortement, & leur dit : Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés? Vous ignorez entièrement quelles dispositions l'Evangile requiert de ceux qui le professent, & en particulier de ceux qui sont apellés à le prêcher. Vous ne savez pas qu'il exige, que loin de demander la punition des errans, on attende leur conversion avec patience, & qu'on tache de la procurer par la douceur.

Ces homes, instruits par les leçons de leur Maître, aprirent à penser come lui, & pressèrent dans la fuite, avec beaucoup de force, les devoirs si importans de la charité & de la tolerance.

Mes chers Frères, dit ST. JEAN, aimons nous les uns les autres; car la charité vient de Dieu, & quiconque aime est né de Dieu, & conoit Dieu. Celui qui n'aime pas ne conoit point Dieu, car Dieu est charité ().*

Celui qui dit qu'il est dans la lumière, & qui cependant hait son Frère, est encore dans les ténèbres. Celui qui aime son Frère habite dans la lumière, & il ne sauroit bron-

C

(*) I. JEAN IV. v. 7. 8.

cher. *Quiconque n'aime point son Frère, demeure dans la mort* (*).

Écoutons ce que dit ST. JACQUES, de ces homes inexorables, qui condamnent rigoureusement à la mort, ceux à qui ils devroient souhaiter la vie [**]. *Celui qui n'aura point usé de miséricorde sera jugé sans miséricorde* [†]. *Il n'y a qu'un seul Législateur, qui peut sauver & qui peut perdre. Qui êtes vous, vous qui condamnez les autres ?*

ST. PAUL dans le XIII. chapitre de sa première Epître aux Corinthiens, fait un éloge si pompeux de la Charité, qu'il l'éleve au dessus des dons les plus distingués, & de toutes les autres vertus. Il déclare, que *si l'on n'a pas la charité, c'est à dire, si l'on ne remplit pas tous les devoirs qu'elle prescrit, au nombre desquels l'amour de la tolérance & de la paix tient un rang éminent; il déclare, que tout le reste ne sert de rien, que l'on n'est rien devant le Seigneur.*

Je goute une satisfaction toujours nouvelle, lorsque je transcris ces endroits de l'Écriture Sainte, qui tendent à allumer

(*) I. JEAN II. v. 9. 10. & ch. III. v. 14.

[**] JACQUES II. v. 13.

[†] JACQUES IV. v. 12.

dans nos ames les saintes flames de la charité. Si quelqu'un trouvoit mes citations trop longues, je le prie, qu'en cette considération, il veuille bien être indulgent à mon égard.

Si nous avons l'esprit juste & le cœur bon : Si nous pensions véritablement en homes, nous userions tous de cette indulgence les uns envers les autres, bien loin de regarder les sentimens qui nous divisent, come des causes légitimes d'aversion. Nous penserions, qu'étant tous *Enfans de Dieu* par la création : *Tous Enfans de Dieu, par la foi en JESUS-CHRIST* [*], ce double lien doit avoir une force victorieuse pour nous unir.

Si les fortunés habitans de ma chère Patrie, joignoient à ces considérations, les motifs particuliers qui doivent operer leur union, ils vivroient dans une concorde aussi intime & aussi inaltérable qu'elle puisse l'être, eût égard aux diverses foiblesses qui font le triste partage de l'humanité. Qu'ils suivent seulement les maximes aimables de la tolerance, & ils verront disparoitre les obstacles qui peuvent doner atteinte à leur affection mutuelle,

C 2

[*] GAL. III. v. 26.

sans qu'il faille beaucoup de peine pour les écarter.

O nous tous, qui faisons profession d'être les Disciples de Christ, pressons nous d'imiter le parfait exemple de bonté, de support, de charité, qui a brillé avec tant d'éclat dans la conduite de cet Homme divin? Contidérons, qu'il n'appartient pas à des êtres finis come nous, de vouloir scruter les profondeurs des jugemens de l'Être infini? Souvenons nous, *que nous n'avons pas été ses Conseillers? Que ses Jugemens sont impénétrables, & qu'il est impossible de découvrir ses voies (*)*. Adorons donc, mais n'entreprenons pas de les sonder.

Qu'il nous fusise de sçavoir, *qu'il connoit bien de quoi sont faits les homes, & qu'il est ému envers ceux qui le craignent de la même compassion dont un Père est ému envers ses enfans (**)*.

Gardons nous de vouloir paroître plus justes que lui. *Ne soyons point sages à nos yeux (†)*. Si la voix sinistre des préjugés de l'éducation, qui exerce trop souvent ses iniques droits sur les homes, nous sollicite à fulminer contre ceux que nous

[*] ROM. XI. v. 33. 34.

[**] PS. 103. v. 13. 14.

(†) PROV. III. v. 7.

croions dans l'erreur, imposons lui silence, & rejettons ses conseils inhumains. N'oublions jamais, que ces homes sont nos Frères, & que soutenant avec eux cette douce rélation, nous devons nous intéresser affectueusement à leur félicité. Prenons donc la liberté de les recomander par nos humbles supplications à la grace du plus tendre de tous les Pères, & du plus miséricordieux de tous les Etres.

Puissent tous les Chrétiens, revêtir ces heureuses dispositions! Puissent-ils se mettre bien dans l'esprit, & sur tout dans le cœur: *Que celui qui aime autrui a accompli la Loi (*)*: *Que cet amour est le plus parfait de tous les liens (**)*: *Qu'il est la fin du Comandement (†)*, le but capital de l'Evangile. Puissent-ils diriger en conséquence tous leurs sentimens & tous leurs procédés!

G E N E V E .

J. F. D. ~~A~~

C 2

(*) ROM. XIII. v. 8.

(**) COL. III. v. 6.

[†] I. TIM. I. v. 5.



L E T T R E
A U X E D I T E U R S ,

Sur cet article du Simbole: *Il est descendu
aux enfers.*

M E S S I E U R S ,

AGRE'EZ, je vous prie, ce petit supplément à la pièce que vous voulutes bien publier dans votre Journal il y a quelques années (*), sur cet article de notre Simbole, *Il est descendu aux enfers.* Je ne répéterai point ici les raisons que je déduisis alors, pour faire sentir la nécessité de supprimer un article si inutile. Et que dis-je inutile? Un article qui, par la signification naturelle de ses expressions, présente un sens si faux; & qui, pour en écarter ce faux; done tant de peine à nos Catéchistes publics & particuliers; & qui même, après toute leur peine, laisse encore come nécessairement dans les esprits des impressions qu'ils ne peuvent pas espérer d'avoir entièrement éfacées. Ces rai-

(*) *Journal d'Avril 1755.*

fons me parurent alors si tranchantes, que je n'eus pas la moindre pensée de consulter là dessus aucun livre, pour les appuyer de quelque autorité de poids.

Mais quel n'a pas été dans la suite mon étonnement, en lisant la *Catéchèse d'ERASME*, que je ne lisois assurément pas dans ce but, d'apprendre de ce grand Ecrivain, sans contredit une des plus grandes Lumières de l'Eglise de son siècle, que cet article n'est ni dans le *Simbole Romain*, ni dans celui des *Eglises d'orient*, & qu'il n'en est fait aucune mention dans celui que dressèrent les Pères du premier Concile de *Nicée*, Concile néanmoins si fort respecté des Protestans mêmes! C'est ce qu'on lit encore dans le Dialogue du même *Erasme* intitulé, *Inquisitio de fide*, où je viens de voir avec un surcroit d'étonnement, dans une note d'un de ses Comentateurs (*), que ni *St. Irenée*, ni *Tertullien*, ni *St. Cyprien*, ni *Justin Martyr*, ni *Origène*, ni *St. Augustin*, ni *St. Cyrille*, ni les Papes *Léon V. Grégoire le grand*, & *Damase*, & même plus de soixante Confessions de foi des plus anciens Pères & Conciles, ne font aucune mention de cet

C 4

(*) *Arnoldus Montanus : Amst. 1658.*

article. Ce qu'il fortifie encore du témoignage de *Rufin*, qui dit qu'il ne se trouve point dans la *Somme de la foi de l'Eglise Romaine*; qu'il n'étoit point usité parmi les Eglises d'orient, & qu'il ne désigne autre chose que la *Sépulture du Seigneur*, déjà bien suffisamment exprimée, ce me semble, par ces paroles du Simbole: *Il a été enseveli.*

Mais ce qui a mis le comble à mon étonnement, c'est la lecture que je viens de faire de tous ces divers Simboles, que je n'avois jamais vus, & qui me sont tombés par hazard sous les yeux, dans un livre que j'avois en mains (*), en y cherchant toute autre chose, & où j'ai trouvé en entier le *Simbole de Nicée*, celui de *Constantinople*, celui qui se lit à l'*office de la Messe*, & qui sans doute est le même que celui qu'*ERASME* nomme le *Simbole Romain*, & enfin celui qu'on attribue à *ST. ATHANASE*. Dans celui de *Nicée* on ne lit que ces paroles: *Il a souffert, & est ressuscité le troisième jour.* Celui de *Constantinople* s'énonce ainsi: *Il a été crucifié pour nous sous Ponce Pilate, il a souffert,*

(*) *Analyses & Dissertations sur l'Ecriture Sainte par M. l'Abbé DEVENCE Docteur de Sorbonne, Tom. VIII. p. 235 &c.*

il a été enseveli, & il est ressuscité le troisième jour. Celui qu'on récite à la Messe s'énonce à peu près de même: *Il a souffert sous Ponce Pilate, il a été enseveli, & est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures.* Il est vrai que dans celui qui porte le nom de ST. ATHANASE on lit ces paroles: *Il a souffert pour notre salut, il est descendu aux enfers, & il est ressuscité le troisième jour.* Mais 1°. L'on convient assez généralement que ce Simbole n'est point de ce Père: Portant donc ainsi un titre imposteur, de quelle autorité pourroit-il être? 2°. Supposons le même de ST. ATHANASE, ou de quelque autre Auteur respectable; qui ne voit, avec RUFIN, que ces mots, *Il est descendu aux enfers*, ne peuvent y signifier autre chose, que la sépulture du Seigneur, sa descente dans le sépulcre; puis que sans cela ce Simbole ne diroit rien de cette sépulture, & que chacun sait que dans le langage d'alors, le mot grec, HADES, ne signifioit communément que le sépulcre; que c'est le mot qu'ont employé les LXX en traduisant ces paroles de JACOB: *Vous ferez descendre avec douleur mes cheveux blancs dans le sépulcre (*)*; & ces autres d'ANNE Mère de

(*) GEN. XLII. v. 38.

SAMUEL : *L'Eternel est celui qui fait descendre au sépulcre, & qui en fait remonter (*)* ; & ces autres encore de DAVID : *Tu ne laisseras point mon ame dans le sépulcre (**)*, & nombre d'autres endroits du Vieux Testament, qu'il seroit trop long de citer ; & que c'est encore le même mot qu'emploie ST. PAUL dans cette exclamation : *Où est ô Sépulcre ta victoire (†)* !

En suposant avec le gros des Chrétiens, que nôtre Simbole, nommé le Simbole des Apôtres, existoit déjà, & devoit être par conséquent répandu dans les Eglises, lors qu'on dressa celui de Nicée, celui de Constantinople, & celui qu'on nomme le *Simbole Romain*, je conclus donc évidemment, ce me semble, du silence de tous ces Simboles, sur la descente de JESUS-CHRIST aux enfers, sans parler du silence de tous les Pères & Conciles nommés ci dessus, que cet article n'étoit point alors dans nôtre Simbole, & que les Pères de tous ces Conciles n'auroient eû garde de le supprimer, vû sur tout son titre si important de *Simbole des Apôtres* ; d'autant plus qu'en les lisant on voit bien qu'ils n'ont

(*) I. SAM. II. v. 6.

(**) PS. XVI. 10.

(†) I. COR. XV. v. 55.

pas voulu l'abrèger, puis qu'ils font tous au delà du double plus étendus, & qu'en plusieurs articles ils en font plutôt come une espèce de parafrase. Il faut donc nécessairement que cet article y ait été inseré dans la suite; & cette insertion pourroit elle un instant nous imposer, à nous Protestans sur tout, puis qu'elle se feroit faite dans un tems assez éloigné des tems Apostoliques, dans un tems où nous savons si bien le notable déchet de l'Eglise & de ses Docteurs, & combien ils avoient déjà dégénéré de la simplicité & de la pureté primitive, dans la doctrine & le culte, aussi bien que dans les mœurs.

Mais coment y aura-t-il été inseré? Rien de si facile: Par la méprise de quelque copiste ignorant, qui dans la marge du manuscrit qu'il copioit aura trouvé ces mots, *Il est descendu aux enfers*, mots qui ne peuvent y avoir été mis que par note, & come sinonimes à l'article de la sépulture, & qui les ayant pris pour un oubli du copiste précédent, les aura joints au corps du Simbole; ensorte que cette méprise se fera transmise dans une infinité de copies postérieures, & sera enfin parvenue ainsi jusqu'à nous. Ou, si l'on veut, cette insertion se fera peut être taite à dessein, par quelque superstitieux & zélé par-

tisan de ST. ATHANASE, qui, trouvant ces paroles dans le Simbole titré d'un nom si célèbre, les aura jugées dignes d'entrer dans le Simbole des Apôtres, soit come sinonimes à l'article de la sépulture du Seigneur, soit come contenant quelque chose de plus, & se sera fait un mérite d'enrichir ainsi le Simbole de ce nouvel article. Tant de choses étranges & en tout genre, qui se sont introduites insensiblement dans l'Eglise, empêchent qu'on ne s'étonne, que cet article ait aussi pû prendre faveur & se faire ainsi recevoir ensuite généralement. Dans des siècles d'ignorance, de zèle superstitieux, & de corruption, que de gens à qui un article de plus dans leur *Crédo* pouvoit paroître une compensation suffisante de tous les vices qu'ils se permettoient !

Maintenant donc, qu'il me soit permis de demander ici, s'il n'y a pas de quoi s'étonner, de voir les Protestans s'obstiner à conserver cet article dans leur Simbole, eux qui n'y attachent d'autre sens que celui des paroles précédentes, *Il a été enseveli*; tandis que l'Eglise Romaine n'en fait aucune mention dans l'Office de la Messe & dans ses plus grandes solemnités; l'Eglise Romaine, dis-je, qui pourroit néanmoins en tirer quelque avantage pour étaier sa do-

trine du Purgatoire & des Limbes? En attendant donc que quelque Synode Protestant en ait décidé, si quelque Ministre de l'Eglise trouvoit bon de le supprimer en lisant la Liturgie, pourroit il craindre quelque murmure; sur tout depuis qu'on voit dans nos Liturgies, & même dans de nouvelles versions du Nouveau Testament, le *Pater* énoncé dans quelques articles assez différemment de ce qu'il étoit dans les versions précédentes, d'après la lettre de l'original; ce que je suis bien éloigné d'improver.

Au reste, qu'on ne s'étonne pas de la facilité avec laquelle j'ai supposé qu'un copiste a pû très inocemment inserer dans le Simbole quelques mots étrangers, qui se seront trouvés en marge. Quelque chose de pareil vient de se passer il n'y a que peu d'années parmi nous, & cela dans l'impression d'un livre, ce qui est plus surprenant encore, que dans des copies manuscrites. Et de quel livre? De la Bible même. Dans l'édition qui se fit en 1744 de la Bible retouchée par M. OSTERVALD, à la fin du chap. II. de MALACHIE, on lit ces deux phrases tout à fait sinonimes: *Où si cela n'est pas, où est le Dieu de la justice; autrement où est le Dieu du jugement?* quoi que dans toutes les versions

précédentes on ne trouve que la seconde, & qu'il n'y ait que cela non plus dans l'original. Et comment cela est-il arrivé? C'est que M. OSTERVALLD ayant trouvé que ces mots, *Autrement où est le Dieu du jugement*, n'étoient pas bien clairs, y substitua ces autres en marge sur l'exemplaire qu'il retouchoit, & aura sans doute oublié d'effacer ceux auxquels il les substituoit; en sorte que le correcteur de l'imprimerie, ne s'apercevant pas de cette sinonimie, de cette répétition de la même idée, laissa passer le tout.

L'occasion s'en étant présentée si naturellement, j'ai crû, MESSIEURS, que vous recevriez avec plaisir ce petit avis, pour la nouvelle édition que vous allez publier de cette Bible, puis que jusqu'ici je n'ai pas oui dire que personne se soit aperçu de la méprise. J'espère même que le public m'en fera quelque gré; quand ce ne seroit qu'en ce que par là je préviens ses murmures quand votre édition paroitra, & qu'au lieu de la croire mutilée de toute une ligne, il faudra que c'étoit vraiment une correction indispensable.

J'ai l'honneur d'être &c.



LETTRE
AUX EDITEURS.

Sur les Empereurs CONSTANTIN, JULIEN,
& THEODOSE, & sur M. LEIBNITS, à
l'occasion de ce qui en est dit dans un
Livre nouveau, intitulé, *Observations
sur les Savans incrédules, & sur quel-
ques uns de leurs Ecrits: Par M. DE
LUC.*

MESSIEURS,

SI jamais il y eût d'iniquité, & si j'ose
le dire, d'impertinence bien caractéri-
sée, c'est sans doute le *Splendida peccata*,
par où tant d'Auteurs Chrétiens, & mê-
me des Pères de l'Eglise, ont pris plaisir,
& peut être souvent l'orgueilleux plaisir
de ravalier les vertus de tous les Païens
indistinctement, par cela seul qu'ils étoient
Païens (*): Come en échange rien de plus

(*) L'iniquité d'un tel jugement est si sensi-
ble, qu'il n'est besoin d'aucun raisonnement
pour la démontrer. Cependant come bien des
gens

aimable dans un Auteur Chrétien, que cet esprit déquité & d'impartialité, qui fait rendre justice à qui elle est due, Juif, Païen, Mahométan, qu'importe ? & qui de même fait blamer & condamner dans des Chrétiens, fut ce dans des Pères de l'Eglise, ce qui est vraiment condamnable.

Mais d'un autre côté, vous conviendrez sans doute, MESSIEURS, qu'il est bien affligeant de voir des Auteurs Chrétiens, ou du moins nés & élevés dans le Christianisme, se plaier, contre la fidélité de l'histoire & contre toute évidence, à nous

gens sont plus frappés de quelques paroles de l'Écriture Sainte que des raisons les plus évidentes, & que ce sont peut être même quelques paroles de l'Écriture, très mal entendues, qui y ont donné lieu, on les prie de voir comment ce *Splendida peccata* pourroit se concilier avec ces paroles de St. PAUL : *La gloire, l'honneur & la paix seont pour tout home qui fait le bien, premièrement pour le Juif, puis aussi pour le Grec. Quand les Gentils font naturellement les choses conformes à la Loi, leur conscience leur rend témoignage, & , loin de les acuser, elle les défend & les aprouve, come cela arrivera au jour auquel Dieu jugera par JESUS-CHRIST des actions secrettes des homes, & où l'incircocis, qui aura observé la Loi, sera réputé circocis.*

Ro^m. II. 13. 14. 15. 16. 26.

nous présenter come un des premiers Héros en sagesse & en vertu un Empereur JULIEN; tandis que , pour y d'autant mieux réussir , on noircit & criminalise d'aussi grands perfonages que l'ont été CONSTANTIN & THEODOSE. Cette iniquité est d'autant plus affligeante & plus scandaleuse , quand on la voit dans des Auteurs à rares talens , & dont l'élégante plume ne peut qu'imposer à tant de gens, soit par pure ignorance , & pour n'être pas en état de s'éclaircir dans les historiens de ces tems là ; soit par la fausseté & la dépravation du cœur , qui adopte avidement tout ce qui tend à avilir le Christianisme , dont le libertinage ne s'acomode pas.

Par simple amour du vrai , quant à l'histoire , & indépendamment du Christianisme , le public ne peut donc qu'être très reconnoissant envers M. DE LUC , de la peine qu'il s'est donnée de bien examiner tout cela , & de le tirer au clair , de manière à couvrir de confusion ceux qu'il réfute , dans un livre qu'il vient de publier sous le titre de , *Observations sur les Savans incrédules , & sur quelques uns de leurs Ecrits*. L'Auteur me paroît un trop bon esprit pour craindre qu'il s'offense , si je dis en passant , que son livre ne me sem-

ble pourtant pas en tout d'une égale solidité ; mais quant à ce qui concerne JULIEN, CONSTANTIN, & THEODOSE, son travail lui fait vraiment honneur, & je le prie d'agréer que je lui en témoigne ici publiquement ma reconnoissance.

Je prie aussi tout ce qu'il y a d'esprits droits, ennemis du faux & de toute séduction, de bien lire & peser le contenu des chapitres XI. jusqu'au XXI. Ils y verront entr'autres avec étonnement, ce que l'on doit penser de M. DE VOLTAIRE, d'avoir osé nous présenter JULIEN, *sinon pour le premier des homes, du moins pour le second*, & de plus pour le *modèle des Rois*, JULIEN, dis-je, qui, au rapport d'AMIEN MARCELLIN, Historien contemporain, Historien Païen, & dès-là nullement suspect, refusoit de donner audience aux Officiers & aux Magistrats, au tems des fêtes de VENUS, tandis qu'il promenoit lui même en pompe par la ville les femmes prostituées & les autres victimes de l'incontinence publique. Les femmes marchaient les premières ; les jeunes éféminés venoient après elles. Entre ces deux troupes infâmes qui pouffoient de grands éclats de rire, & disoient tout ce qu'inspire la débauche, marchoit ce Réformateur du Paganisme, avec une gravité comique, rehaussant du mieux

qu'il pouvoit sa petite taille, présentant une longue barbe pointue, & affectant la démarche d'un géant. Son cheval suivoit d'assez loin, & toute sa garde fermoit cette procession extravagante. Dans les festins qui suivoient les sacrifices, il mangeoit avec ces misérables, buvoit à leur santé, & vouloit qu'ils bussent à la sienne.

Ils verront encore dans l'Ouvrage de M. DE LUC les différens procédés de JULIEN envers le séditieux peuple d'ANTIOCHE, & de THEODOSE envers ce même peuple; procédés bien différens de l'idée qu'en donne M. DE VOLTAIRE. Ils y verront comment, pour justifier à tout prix l'apostasie de JULIEN, M. DE VOLTAIRE se plait à noircir & calomnier CONSTANTIN, en disant, que *ce qui avoit inspiré à JULIEN tant d'aversion pour le Christianisme, c'est que CONSTANTIN, qui avoit mis cette nouvelle Religion sur le trône, s'étoit souillé du meurtre de sa Femme, de son Fils, de son Beaufrère, de son Neveu, & de son Beau-père.* Il n'est en effet point d'esprit équitable qui ne se récrie à ce mot de MEURTRE, & qui, loin de charger en tout cela CONSTANTIN, ne le plaigne de bon cœur, d'avoir été forcé, par les attentats & les crimes de ces misérables, de

févir ainsi contre des gens qui lui étoient alliés de si près ; & quant à son pauvre fils , reconu trop tard innocent , peut on ne pas plaindre infiniment plus encore **CONSTANTIN** , d'avoir été si cruellement trompé sur son sujet , par sa propre femme , dont il ne pouvoit naturellement se défier , après la preuve qu'elle lui avoit donnée de son attachement pour sa personne , en lui révélant les noirs desseins de son propre Père contre lui.

Ils y verront enfin , quant à **THEODOSE** , la candeur de **M. DE VOLTAIRE** , de dire qu'il fit égorger *Tous les Citoyens de Thessalonique* , pour un sujet qu'il traite à peu près de bagatelle ; tandis que **M. DE LUC** démontre , qu'il n'y en eût tout au plus que la huitième partie ; que bien que le cas fut des plus graves & demandât nécessairement une punition éclatante , **THEODOSE** néanmoins voulut user de clémence & le pardonner ; mais qu'il fut obligé de céder aux pressantes sollicitations de ses principaux Officiers , qui lui firent sentir les terribles conséquences d'une telle indulgence ; qu'après s'être rendu à leurs instances il s'en repentit bientôt , mais que malheureusement l'arrêt de révocation arriva trop tard ; & que si après tout **THEODOSE** se trouve encore blamable , quant à

la manière dont se fit cette fatale & terrible exécution, en ce que vraisemblablement plusieurs innocens y furent envelopés avec les coupables, on ne peut que regarder sa faute come pleinement expiée, par la rude & longue pénitence à laquelle, sur les remontrances de ST. AMBROISE, il se soumit aussi humblement qu'eût pû le faire un simple particulier. De tout cela il résultera donc, qu'au lieu de se plaindre à charger THEODOSE & à le noircir, come le fait M. DE VOLTAIRE, il n'est point d'esprit équitable, qui, come je l'ai dit de CONSTANTIN, ne le plaigne de tout son cœur, de n'avoir pû imaginer quelque expédient plus modéré, dans une punition qui d'ailleurs étoit absolument indispensable.

Sur tous ces différens articles, je pensois d'abord, MESSIEURS, à vous envoyer ici des extraits de ce qu'il y a de plus essentiel dans le livre de M. DE LUC ; mais en vérité c'eût été l'estropier, & j'ai crû qu'il valoit mieux renvoyer vos lecteurs au livre même ; c'est à quoi je prens la liberté de les exhorter ici de nouveau.

Il y a encore dans le livre de M. DE LUC un article assez grave & qui mérite assurément leur attention ; c'est celui qui concerne la réputation du célèbre M. LEIB-

NITZ, qu'une certaine classe de Théologiens, à qui il avoit eû le malheur, ou peut être plutôt le bonheur de déplaire, a pris plaisir de noircir dans le public, par les qualifications d'*Incrédule* & autres pareilles, qu'ils n'épargnent jamais à tout vrai Philosophe, quelque religieux qu'il se montre d'ailleurs. Ils trouveront dans le chap. XXXVI. de M. DE LUC de très bons éclairciffemens sur cette affaire. Il y démontre fort au long l'injustice & la fausseté de ces imputations; & come rien n'avoit plus spécieusement renforcé les ennemis de M. LEIBNITZ qu'une Lettre qu'il écrivit à M. PFAFF, à l'occasion de son excellente THEODICE'E, Lettre visiblement ironique, mais que M. PFAFF & nombre d'autres à qui il l'avoit comuniquée, trouvèrent bon d'envisager come sérieuse, M. DE LUC soutient hautement l'ironie de la Lettre, & accumule là dessus de très bones raisons.

Il me permettra d'y en ajouter une, que sûrement il n'auroit pas omise, si elle se fut présentée à son esprit; c'est qu'à ne suposer à M. LEIBNITZ que la moindre prudence, la prudence de l'home le plus médiocre, il est contre toute vraisemblance, il est tout à fait absurde, qu'en écrivant le petitmaitre, qui fait gloire de son irréligion, il se fut ainsi gaiement dévoilé

J U I L L E T 1763. 55

aux yeux de M. PFAFF ; & que fans s'inquiéter du *Scripta manent* , il lui eût étourdiment écrit une Lettre, qui, devenant publique, come il devoit s'y attendre, le dévoiloit aux yeux de toute la Chrétienté favante, come un home qui n'écrit sur tout ce qu'il y a de plus sacré, je veux dire les Perfections de l'Être suprême, que *animi gratiâ*, par badinage, & pour s'égaier; & cela dans un Ouvrage aussi grave & aussi sérieux en apparence que la THEODICE'E, qui sur ce pied là ne seroit dans le fond qu'un criminel jeu d'esprit.

Vous donez quelquefois, MESSIEURS, dans vôte Journal des anonces de Livres nouveaux. J'espère donc que celle-ci ne vous déplaira pas. Outre l'importance de ses matières, j'ai crû qu'étant d'un *Genevois*, & imprimé à Genève, il avoit un droit spécial d'être anoncé dans un Journal titré de *Journal Helvétique*.

J'ai l'honneur d'être &c.



LE VRAI TALISMAN

CHAPITRE VII.

MORNAY voulut entrer dans le Temple, pour aller rendre grâces aux Dieux, qui venoient de sauver ses jours dans deux occasions aussi critiques; les secours qu'il avoit reçus ne pouvoient être que l'effet de leur protection, ils savent se servir de toutes sortes de moyens, pour faire du bien aux homes: Ce qui paroît à nos yeux ne pouvoir produire que du mal, est souvent dans leurs mains l'instrument de nôtre félicité. Il se rapelloit alors les reproches qu'une voix inconue lui avoit faits dans la forêt, lorsqu'il avoit découvert le Vieillard: Il voulut adorer leur sagesse & leur infinie bonté.

C'étoit précisément l'heure des instructions publiques: Un Ministre de la Religion prêchoit dans le Temple, lorsque MORNAY y entra, sur les différentes vertus prescrites par la loi divine, pour arriver à la perfection. Ce Ministre, animé d'un zèle ardent, sembloit puiser dans son cœur tout ce que sa bouche anonçoit au

peuple ; son discours étoit le langage de la piété & l'énergie de la conviction : On eût dit qu'il prêchoit moins ce qu'il avoit étudié, que ce qu'il sentoit dans son ame.

MORNAY en fut d'autant plus surpris, que cette perfection étoit le contraste des vices dont il venoit d'être témoin : Heureux mortels ! disoit-il, qui, apellés à un Ministère Saint, pouvez mieux vous garantir de ces vices humilians, qui corrompent les plus belles qualités du cœur ! Uniquement occupés à vous instruire des Loix divines, pour les apprendre aux homes, vous êtes délivrés des sollicitudes, qui agitent les malheureux mondains ; vôtre état vous sépare, en quelque façon, de leur comerce, & vous n'êtes faits que pour vivre dans le Sanctuaire, séjour d'innocence & de paix. L'amour des richesses, l'ambition des dignités, l'orgueil de la grandeur, le desir d'une brillante réputation ne doivent jamais entrer dans vôtre cœur, & la simplicité, la franchise, la modestie, la pureté de vos mœurs, la régularité de vôtre conduite vous méritent l'estime & le respect du public, dont les vices opposés à ces vertus vous rendroient indignes. L'exactitude à remplir vos devoirs peut seule vous mettre à l'abri du mépris &

vous concilier une espèce de vénération, qui rend vôtre Ministère inappréciable.

MORNAY n'auroit jamais crû que le Ministre, qui prêchoit avec tant d'onction, démentit par sa conduite les grandes vertus aux quelles il exhortoit le peuple. Un home, qui étoit à ses côtés, lui en fit naître quelque soupçon, par la critique qu'il faisoit de ses mœurs, contraires à sa morale. Il lui vint dans l'idée de conoitre la justice, ou l'injustice du Critique, en tournant son Talisman vers le Prédicateur: Il produisit un éfet auquel il ne se fut pas attendu, malgré les discours de son voisin.

Heureux préjugé! dit alors le Ministre, qui rend le Public aveugle sur nos déguisemens. Sous le masque de la bigoterie, nous dissimulons d'autant mieux nos passions, que l'opinion vulgaire en favorise le succès. Tout est fondé sur la première idée que l'on conçoit de nôtre conduite: Dès qu'on est parvenu à en inspirer une favorable, il faut des forfaits pour la détruire; la vérité se tait même souvent devant le préjugé de la Religion. Jouissons donc de nôtre privilège; n'épargnons rien pour satisfaire nos passions; l'idée de nôtre caractère rend souvent nos fautes incroyables.

Ne sommes nous pas des homes , come les mondains ? Pourquoi résisterions-nous à des penchans qu'ils ont droit de suivre , sans crime ? Nôtre état n'est qu'une chimère , & ne change pas nôtre nature. L'on veut en vain nous retenir dans une contrainte qui feroit nôtre martire ; nous sommes obligés de cacher nôtre conduite ; mais heureusement que la confiance que nous acquiérent les erreurs que nous débitons au peuple , lui fascine les yeux & nous done du crédit : Ce crédit nous l'employons , la plûpart du tems , à féconder nos desirs , qui sont d'autant plus violens , que nous sommes contrains de les déguiser.

C'est ainsi , Peuple ! que je vous exhorte au mépris des richesses , & je tâche d'accumuler ; je vens jusqu'aux faveurs des Dieux , pour m'enrichir.

Je vous prêche la charité & la bienfaisance , & je ferme les oreilles aux gémissemens des pauvres ; je retiens leur patrimoine , pour nourrir ma sensualité , & je crois ne devoir vivre que pour moi.

Je foudroie l'esprit de vindication , & je ne pardone jamais ; je fais souvent servir jusqu'à la Religion , pour féconder ma haine : Je trouve le crime moins odieux que la honte d'avoir été ofensé. Je fais

60 JOURNAL HELVETIQUE

même de façon que le Public croit servir les Dieux, lorsqu'il sert mon ressentiment.

Je tâche de vous inspirer de l'indifférence pour les honneurs mondains, & j'emploie toute mon adresse à aquerir des dignités : Je m'étudie à la brigue ; je fais servir l'artifice, la calomnie même à faire tomber sur moi les principales charges de notre état.

Je vous anime à la fidélité pour vos Maîtres, pour vos Supérieurs & votre Souverain, & je tâche de me soustraire à leur domination ; je conspire contre leurs droits ; j'attente même à leur vie, pour secouer la subordination, usurper le pouvoir & la Souveraineté même.

J'exalte à vos yeux l'amour du travail, & je vis dans une molle indolence. Content de remplir la partie de mon devoir la plus indispensable, je passe le reste de ma vie dans l'inaction, ou dans les plaisirs.

Je vous propose l'humilité come la base de votre conduite, & je cours après les titres fastueux ; je cherche la supériorité, je souffre, je gémis de ma dépendance ; je rougis moins de mes défauts, que de l'aveu de mes fautes.

Je vous dépeins la guerre & l'inimitié avec les couleurs les plus odieuses pour vous faire aimer la paix, & je ne me plais

que dans l'altercation & le désordre ; je suis sans cesse en discussion avec mes semblables ; je sème la zizanie dans les familles ; je glisse le fiel de la guerre dans les cœurs des Rois, je répands fourdement le trouble & la division dans le Peuple.

Je voudrois vous faire aimer la frugalité & la tempérance, & je cherche avec beaucoup d'exacritude les mets les plus exquis, les vins les plus délicats ; je donne mes principaux soins à la bone chère & à l'engrais de mon individu.

Je veux vous faire renoncer aux plaisirs de la luxure ; je vous prêche la chasteté, & je gémiss tous les jours de la gêne où me tient mon état ; je cherche, come un Lion rugissant, à séduire la vertu des personnes du sexe ; j'emploie jusqu'aux fonctions de mon Ministère, pour abuser de la foiblesse d'une jeune Fille ; je ne trouve point de fardeau plus lourd, que celui de la continence.

Le Ministre fit encore une assez longue énumération des vertus auxquelles il exhortoit son auditoire, & que sa conduite publique, ou secrète, sembloit combattre manifestement.

MORNAY frémit d'horreur à ce récit : Il adora, avec étonement, la puissance divine, qui ferme nos yeux à tant de dé-

fordres, qui détruiroient toute Religion, si on y réfléchissoit. Ces crimes lui parurent plus noirs dans un Ministre des autels, que dans un home du monde, & il fut alors moins surpris que le Peuple fut si corrompu, puisque ceux qui leur prêchent la vertu, sont souvent les plus vicieux. Il est impossible, disoit-il, qu'une partie de leur conduite ne se manifeste tôt-ou-tard. Il trembla que le culte des Dieux ne fut un jour abandonné par l'incrédulité qu'engendreroit un si dangereux exemple, plus funeste encore en ce qu'il autorisoit le vice.

Il y trouvoit plus d'inconvéniens à craindre, que si la Religion n'avoit jamais eû de culte public : Ne vaudroit-il pas mieux, ajoutoit il, que chacun eût adoré la Divinité du fond de son cœur, en esprit & en vérité, par la régularité de ses mœurs & la pratique du bien, & qu'il n'y eût point de ces Ministres de la Religion, qui la rendent méprisable par leur infame conduite ? En éfet, coment croiroit-on ce qu'eux-mêmes ne croient pas, come il le paroît par leurs défordres ? Si l'on n'aime la vertu, d'un amour prédominant & inébranlable, ils la feront bientôt haïr.

L'invisible Vieillard trouva les réflexions de MORNAY trop libres sur une matière

aussi délicate. Les Dieux, lui dit il, en choisissant quelques-uns d'entre les homes pour leur anoncer leurs volontés & leur faire conoitre le sens de la Loi, n'ont pas prétendu les former plus parfaits que les autres, ni autoriser le Peuple à les croire tels. Ils sont de la même nature que le reste des humains; ils ont les mêmes passions, les mêmes foibleffes, & ce seroit une injustice d'exiger d'eux au delà de leur pouvoir. Leur état, il est vrai, leur fournit plus de moyens de travailler à l'aquisition de la vertu, s'ils veulent remplir leurs devoirs; ils sauront se garantir plus facilement des vices qui dégradent la beauté de l'ame: Mais les homes sont toujourn homes: L'ambition, l'envie, l'amour propre, l'amour des plaisirs sont dans les cœurs des Ministres de la Religion, come dans ceux des autres mortels.

L'on doit moins les condamner, s'ils succombent; la résistance entière est, en éfet, un devoir qui leur est imposé à eux seuls. Ils sont partie du genre-humain; ils ont les mêmes penchans, ils ressentent les mêmes affections, & ils sont par conséquent plus louables de les combatre, que blamables d'en être vaincus.

La censure outrée qu'on en fait porte un caractère d'injustice, & la [contrainte

où l'on veut les tenir par là, doit conséquemment irriter ces mêmes passions, qu'on les oblige d'étouffer par devoir & par crainte, plutôt que par vertu. C'est ce qui occasionne la plupart de leurs forfaits & de leurs impostures de Religion. Si l'on se contentoit d'écouter les vérités qu'ils anoncent, la sage morale qu'ils proposent, dans l'intention d'en profiter, sans exiger d'eux des mœurs plus rigides, une conduite plus austère, une vie plus simple, que l'on ne l'exige du reste du peuple, ils seroient, comme lui, moins ambitieux, plus sincères, moins corrompus qu'ils ne le sont, je dirai même qu'ils ne paroissent, car leur état est come un microscope, à travers lequel on examine leur conduite & qui en grossit les objets.

Il faudroit regarder les Ministres de la Religion come les autres mortels ; juger leur conduite sur les mêmes principes & avec la même indulgence ; écouter leurs instructions, come on lit un bon livre, fait par un mondain ; pratiquer ce qui y est enseigné, sans considérer si l'Auteur a de bones ou de mauvaises mœurs ; & je crois qu'alors ils paroitront moins vicieux qu'on ne le croit ; ils le seroient peut être moins qu'ils ne le sont dans leur état
de

de contrainte : L'esclavage ranime l'amour de la liberté ; la gêne irrite les passions les plus foibles ; il n'y a plus de mérite à faire le bien , ou fuir le mal , par crainte du blâme ; le devoir détruit la vertu , quand ils imposent la même loi.

Une autre injustice que l'on comet à l'égard des mêmes perſones, c'est de les condanner tous en général, sur la conduite scandaleuse de plusieurs particuliers. L'on diroit que la corruption est inséparable de leur état : On ne veut plus faire attention à ceux qui y pratiquent la vertu. Si leur bone conduite est publique , ils sont souvent acufés d'hipocrisie , & on leur impute des fautes secretes. On n'a les yeux que sur les méchans : Dès qu'on a pû découvrir les membres pourris , l'on croit tout le corps infecté , & on le condanne à la destruction , sans considérer que la partie la plus utile est celle , peut-être , qui subsiste encore dans sa pureté.

L'incrédulité que tu atribues à leurs mauvais exemples , & le crédit du vice qu'ils semblent acroitre , est plutôt un éfet des passions de ceux qui les prennent pour modele , qu'une suite de leur corruption : On se flatte d'être autorisé par leur conduite , & l'on seroit peut-être fâché qu'ils

fussent plus parfaits. L'on y trouve un prétexte à l'impiété, qui donne un libre cours au libertinage & à tous les vices: L'on prêche l'abolition du Clergé, pour détruire la Religion; & la cessation d'un culte commun & public entraineroit, peut-être l'oubli de la Divinité. La dépravation de quelques Ministres, fut ce même de la plupart, ne doit pas rendre le culte moins sacré, moins indispensable, moins solennel. Dans l'ordre actuel de la Société, la Religion publique est essentielle au maintien du bon ordre civil; elle est sacrée & inséparable de l'observation des loix sociales; c'est une affaire plus relative à la politique, qu'à l'hommage justement dû à l'Auteur & au Conservateur de cet admirable Univers.

Les Ministres de la Religion sont come les Acteurs de certaines cérémonies, les dépositaires des loix divines, qui sont entièrement relatives aux loix civiles, les organes des vœux & de l'hommage du Peuple. Qu'ils exercent leur devoir exactement; qu'ils anoncent avec fidélité la volonté des Dieux; qu'ils les remercient, qu'ils les adorent au nom du Peuple, conformément à la pureté de ses intentions: en un mot, que le culte n'en soit ni interrompu, ni perverti; c'en est assez, pour les maintenir dans leur emploi; puisqu'il

est certain qu'on embrasse aujourd'hui le parti de l'Eglise par la même raison qu'on se fait Marchand, Robin ou Militaire; encore en est-il plus de ces derniers, qui se déterminent par amour de la gloire & du bien public, que d'Eclésiastiques par amour de la Religion.

Il faut donc regarder leur Ministère comme leur profession & come un état devenu absolument nécessaire pour réprimer la licence & intimider le vice: S'ils font leur devoir, il faut les y souffrir, avec leurs défauts, & ne leur doner que la confiance qu'exigent leurs fonctions.

La soumission aveugle des Peuples a autorisé leurs vices & acrédité leurs impostures. L'imbécilité & la superstition ont fait adopter de bone foi les changemens & les augmentations par lesquels ils ont défiguré la Religion. Ils ont ordonné de croire des ridiculités, & on les a crues; ils ont défendu l'usage du bon sens, & on ne s'en est plus servi; ils ont voulu conduire le Peuple, & il s'est abandonné aveuglément à des guides trompeurs, qui les ont conduits dans un abime de préjugés superstitieux.

On les a introduits dans des affaires, qui n'avoient point de raport à leur état:

Les fonctions de la Religion sont devenues la plus petite partie de leurs soins. Comme on a exigé d'eux une perfection au dessus des facultés naturelles, qu'ils partagent avec le reste du Peuple; ils ont été contrains de se déguiser, pour satisfaire à cette opinion ridicule, & on les a crus aussi parfaits qu'on les desiroit. Par une conséquence assez nécessaire, l'imbécile Public leur a donné une entière confiance, & leur industrie s'est dédomagée alors de la gêne où on les a réduits.

Qu'on les ramène donc à leur premier état; qu'ils soient regardés comme des hommes ordinaires; qu'on ne se fie à eux que dans les affaires, qui ont immédiatement rapport à la Religion; qu'on soit moins sévère dans l'examen de leur conduite; qu'on règle ses mœurs sur les maximes qu'ils prêchent & non sur leur exemple; que les Magistrats soient attentifs à ne leur laisser proposer aucun système de morale ou de créance, contraire aux loix civiles, au bon ordre & à la paix publique; en un mot, qu'on les retienne dans la sphère étroite de leurs devoirs; qu'on les empêche de produire des innovations, & des opinions qui leur soient particulières, ou contraires à celles qui sont anciennement & généralement reçues, qui favorisent le

repos des peuples, & qui le détruiroient, si elles étoient combattues, fussent-elles fausses; qu'on ne fasse enfin attention à eux, que dans les fonctions de leur Ministère; qu'hors delà ils soient confondus avec le Peuple & parmi les gens de tout autre métier: Je suis sûr qu'ils seront alors plus sincères & plus réguliers, parce qu'ils seront moins contrains & moins acrédités.

C'est sur ces principes que tu dois considérer l'état des Ministres de la Religion, & tu te garderas bien alors de regarder leurs mœurs come funestes au culte public & come une raison d'abolir le devoir le plus essentiel & le plus autentique des mortels envers les Dieux, qui leur donèrent l'être, qui les comblent tous les jours des biens dont ils jouissent, & qui conservent leur existence par une espèce de miracle continuel. Tant de raisons doivent sans doute exciter la reconnoissance des homes, & ils ne sauroient leur en rendre des actions de graces trop solennelles: Tant de merveilles dont ils jouissent & qui frappent les yeux des plus stupides dans l'ordre, la variété & la conservation de l'univers, marquent trop de puissance & de majesté, pour qu'on ne doive pas adorer publiquement & exalter

hautement leur Auteur: L'action de grace, l'adoration & les louanges, voilà le culte que les Dieux ont droit d'exiger, & qu'on ne sauroit leur refuser sans ingratitude, sans injustice & sans une indifférence, peut-être criminelle.

Mais cette Religion est indépendante des vices de quelques particuliers: Il ne paroitra rien de comun entr'eux & la nécessité du culte, si on les examine avec les yeux de la sagesse, & non dans le dessein de s'autoriser dans l'habitude du vice; il n'y a rien de si impie, de si absurde même, que de confondre la pureté des autels avec le dérèglement & les vices d'un home, qui les dessert, foible mortel, qui n'a pas la force de résister à ses passions!

Tels sont les avis que l'invisible MENTOR donoit à MORNAY, pendant qu'il retournoit paisiblement chez lui.

Fin du Chapitre 1

* * *

* *

*



E X T R A I T

*De l'Histoire de la Ville de Toulouse, par
M. RAYNAL, à Toulouse, chez FOREST.
1760.*

IL y a peu de Villes, dont l'Histoire soit intéressante pour les Etrangers; il en est de ces sortes d'Histoires, dont les événemens sont très peu importans, come de ces Bourgades qui dans les Cartes de Géographie, ou ne sont pas seulement indiquées, ou ne sont marquées que par des points; mais l'histoire de la Ville de Toulouse est remplie de faits curieux, dont nous rapporterons fidèlement quelques uns. Voici come comence l'Extrait qu'en donne le Journal Encyclopédique du mois de Mai 1760.

Si le fanatisme, la superstition, & le faux zèle, qui dans tous les tems ont produit tant de mal, ont causé dans Toulouse les effets les plus terribles, d'un autre côté, l'esprit, les talens, la gloire mi-

litaire, ont caractérisé constamment ses Habitans. Il n'est pas d'Histoire particulière qui offre des époques plus intéressantes que celle-ci. Nous nous bornerons à en citer quelques unes.

L'époque précise de la fondation de Toulouse est assez inconnue; on fait seulement qu'elle fut le centre d'un Peuple nombreux plus de six siècles avant JESUS-CHRIST, & c'est à l'an 615. avant J. C. que l'Auteur rapporte la première émigration des anciens Tectosages. Les uns s'établirent en Italie le long du Pô, les autres, au nombre de trois cent mille, se répandirent dans l'Ilirie, la Germanie, & la Pannonie. Toulouse suivit le sort du reste des Gaules & plia sous les Romains. Elle adopta le Christianisme par le Ministère de ST. SERVIN, son premier Evêque vers l'an 245. Elle passa ensuite sous l'obéissance des Goths, qui en firent la Capitale d'un Royaume. WALLIA fut le premier Roi de Toulouse. Ses Successeurs furent plus ou moins célèbres, mais EURIC est celui qui porta plus loin la gloire de sa Nation il agrandit ses Etats des dépouilles des Romains & leur enleva un grand nombre de Province. Ce Prince qui étoit Arrien, rapporta tous ses succès à son zèle pour sa secte, & pour les mériter d'a-

vantage, il se livra aux plus grands excès contre les Catholiques, come les Catholiques eux mêmes se livrèrent aux plus grandes fureurs, dans la suite contre les Vaudois & les Albigeois (*). Dieu, dit nôtre Historien, vengea sa cause, par des prodiges étonans. Il sortit de dessous terre, sous le règne de ce même EURIC, une si grande quantité de sang, qu'il en coula durant un jour, dans les rues de Toulouse. Dans une autre occasion on vit briller en même tems deux Soleils. C'étoit aparemment une Parélie qu'on regardoit alors come un prodige. Enfin le Roi ayant convoqué une assemblée générale des principaux de la nation, on vit le fer de leurs armes changer de couleur entre leurs mains, & les unes devenir noires & les autres rouges. Peut-on rapporter sérieusement ces fortes de prodiges, dans un Siècle éclairé come celui-ci.

Nous passons sur les diverses Révolutions du petit Royaume de Toulouse, qui fut successivement gouverné par des Rois,

(*) J'aime à entendre un Catholique, tel que l'Abbé RSYNAL, déclamer contre l'Intolérance & la Persécution. Il est surprenant que la Ville de Toulouse, qui a été souvent en proie aux fureurs des Intolérans, dont son Prince fut la victime, soit encore portée à la Persécution.

& par des Ducs ; ce fut sous LOUIS LE DEBONAIRE que comença l'origine des fameux Comtes de Toulouse. Ces Princes si connus par leurs victoires, leurs défaites, leurs talens, & leurs fautes, n'avoient d'abord été établis qu'en qualité de Gouverneurs ; ils profitèrent insensiblement de la foiblesse des Rois de la seconde race, pour s'ériger en Souverains, & rendre leurs charges héréditaires.

Un des plus fameux de ces Princes, fut le Comte RAYMOND VI. qui protégeoit les Vaudois & les Albigeois, & qui fut persécuté cruellement par la Cour de Rome, qui l'excomunia, livra ses Etats au pillage, & publia contre lui une croisade. ST. DOMINIQUE (*) apelle aussi-tôt une foule de Chrétiens, sous l'étendart de la croix, pour acabler ce Prince au nom de la Religion. Le malheureux RAYMOND demande grace à l'Eglise & se rend à Valence en 1209. Le Légat MILON le traite en coupable, & après quelques Préliminaires très ignominieux, il lève l'excommunication, mais à condition que ce Prince se laisse mettre nud jusqu'à la ceinture ; &

(*) DOMINIQUE est le premier Auteur de l'Inquisition, dont l'Abbé REYNAL rapporte ici les Loix barbares.

L'insolent MILON lui jettant une étoile autour du cou, l'introduit dans l'Eglise, en le battant à coup de verges depuis la porte de l'Eglise jusqu'à l'Aurel, où il lui donne l'absolution. Quelle fletrissure & quelle infamie pour ce Prince !

Ce ne fut pas la fin de la Tragédie, RAYMOND qui avoit de l'honneur & du courage, honteux d'un tel traitement, retourna à Toulouse, & fut encore excomunié ; pour le punir, le Pape ordona à SIMON DE MONTFORT de châtier le Comte de Toulouse, qui n'avoit point d'autre crime que de suivre les lumières de sa conscience & de ne pas persécuter ses Sujets. MONTFORT entre come un furieux dans les Etats du Comte, fond sur lui, assiége Toulouse, dont il fut obligé de lever le Siège, par la valeur de RAYMOND, & la résistance des Habitans de la Ville. Mais elle succomba à la fin. Le Concile de Latran ayant donné en 1215 les Etats de RAYMOND à MONTFORT, celui-ci les usurpa, & se conduisit en Tyran. S'étant rendu Maître de Toulouse, par la trahison de FOULQUES qui en étoit Evêque, MONTFORT y entra à main armée la pilla, & y mit le feu en divers endroits (*). Pour calmer sa fureur

(*) La Ville de Carcassône avoit été traitée encore

les Habitans lui livrèrent cent des principaux d'entr'eux pour otages de leur fidélité, mais MONTFORT les fit massacrer inhumainement, dès qu'il eût mis ce Peuple malheureux hors d'état de rien entreprendre. Toulouse ne devoit elle pas avoir en horreur l'intolérance & la persécution !

Ce fut en 1229 que la Cour de Rome établit l'Inquisition à Toulouse, ce tribunal de sang, qui fait gémir depuis long-tems l'innocence & l'humanité. Enfin, CHARLES DE MONTCHAL, Archevêque de Toulouse, ayant en horreur ces injustices & ces cruautés, fit abolir ce Tribunal odieux, par un Arrêt du Conseil du Roi, de l'an 1645. ce qui n'a pas rendu le Parlement de Toulouse plus équitable envers les Réformés.

Il est surprenant que le Fanatisme règne encore à Toulouse, Ville célèbre par les Sciences & les Belles-Lettres qui y fleurissent, & qui devoient y établir l'Empire

encore plus cruellement que celle de Toulouse. La Ville de Béziers ayant été emportée d'assaut éprouva toutes les horreurs d'un vainqueur furieux. On tua indistinctement ceux qu'on trouva en défense & ceux qui avoient mis bas les armes. Les Femmes & les Enfans ne furent pas épargnés.

de la Raison & de la Tolerance. L'Arrêt cruel & injuste que le Parlement de Toulouse a fulminé contre l'innocent. CALAS a étonné & fait frémir en quelque sorte, l'Europe Chrétienne, & l'Humanité. On a vû dans le Journal Helvétique de Mars 1763. la prière que cet infortuné Père fit le jour qui précéda son supplice barbare. Ceux qui en furent les tristes témoins eurent soin de recueillir les dernières paroles de sa voix mourante. Voici à peu près celles qu'il prononça avec une patience & une résignation qui ne pouvoient partir que du sentiment de son innocence, qui le soutenoit au milieu de l'ignominie, & des plus cruelles douleurs; les Spectateurs revenus enfin de cette espèce d'yvresse que produit la superstition, paroissent plus attendris, & plus affligés que lui même.

Sénat ? est-ce ainsi qu'on se joue
 De la vie, & des biens des malheureux mortels,
 Et qu'à la mort on les dévouë ?
 Victime qu'on traîne aux Autels:
 La torture, un gibet, un bucher, une rouë,
 Tourmens affreux que le cœur défavouë,
 Que devoient souffrir seuls les plus grands criminels!
 Votre barbarie est extrême,
 L'humanité frémit d'horreur;
 Dans l'excès de vôtre fureur

78 JOURNAL HELVETIQUE

Vous faites gémir la mort même ,
En multipliant la douleur.
Hâ ! si l'on traite ainsi la timide Innocence ,
Qui n'a que Dieu seul pour apui ,
Le Juge que flétrit une injuste Sentence
Pourra-t-il du Seigneur soutenir la présence ,
Quand il paroitra devant lui ?
Mortels ? respectés la Justice ;
Sans elle , tous les nœuds sont un foible lien ,
Les plus afreux tourmens le sont moins que le vice,
Venés & contemplés ; au milieu du suplice ,
Coment meurt un Chrétien.
Tout mon corps est brisé , mais mon ame est tran-
quille.
Contre mes oppresseurs le Ciel m'offre un azile ;
Un heureux avenir soulage ma douleur ;
Et l'exemple de mon Sauveur
Dissipe la funeste horreur
D'une route si difficile ,
Qui doit me conduire au bonheur.





L E T T R E

A l'Auteur d'un Discours sur la manière de former l'Esprit & le Cœur des Enfans &c ()*.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre livre sur l'éducation, avec une reconnoissance, égale au plaisir que m'a donné sa lecture. Vous n'êtes pas un homme à vous contenter de ce compliment ; vous m'imposés la loi de vous apprendre en détail, quel jugement je porte de l'ouvrage & de son auteur : Vous le voulés, MONSIEUR ; je vais vous satisfaire.

Encore un ouvrage sur l'education : Voilà

(*) Brochure, de 6 Feuilles 8vo qui a été faite, come le Titre nous l'apprend, pour servir d'Introduction aux Institutions d'éducation raisonnable de la Jeunesse, à l'usage de la Pension d'Yverdon Par M. de FELICE ancien Professeur en Philosophie & en Mathématiques & Directeur de ladite Pension. Cette Lettre nous est parvenue d'une façon singulière, & nous avons crû devoir la rendre publique.

ma première réflexion, MONSIEUR à l'ouverture de votre *Discours sur la manière de former l'esprit & le cœur des enfans*. On seroit presque tenté de s'imaginer, que les gens de Lettres se sont donné le mot (*), pour multiplier à l'envi les volumes sur cet objet intéressant; si je n'appréhendois pas de lâcher une mauvaise plaisanterie, je dirois qu'après la culture des terres, celle des homes est aujourd'hui la passion favorite de l'Europe savante.

D'où vient cette espèce d'enthousiasme, qui a gagné de proche en proche tout l'Empire des Lettres? Graces au flambeau de la philosophie, començons nous à être suffisamment éclairés, pour découvrir le vice radical des divers plans d'éducation qui existent? Le plaisir de s'ériger en Législateur du Genre Humain (car enfin les enfans sont de petits homes) ce plaisir, dis-je, nous offre-t-il des attraits affés piquans, pour qu'il soit impossible de leur résister? La Nation Françoisé a-t-elle communiqué à l'Europe entière, avec sa politesse & ses modes, le gout d'imitation fervile

(*) L'Allemagne seule a produit récemment trois ouvrages sur l'éducation, parmi lesquels celui de M. SULTZER mérite d'être cité avec distinction.

fervile qu'on lui a de tout tems reproché? N'est-ce point plutôt la plume brillante & pittoresque du fameux Citoyen de Genève, fécondé de son sage (*) Compatriote, qui vient d'exciter cette éfervescence générale dans les esprits? Il n'est pas aisé de se décider entre ces différentes causes, qui toutes ont leur degré de probabilité.

Je ne fais si je me trompe, mais j'ai crû remarquer la véritable raison de ce phénomène littéraire; le panchant universel qui nous porte à prescrire de nouveaux systèmes d'éducation, tient peut-être de plus près qu'on ne le pense, au destin de la Religion dans ce Siècle.

Nos Pères professoient l'Evangile dans la simplicité de leur cœur; nous le professons encore, mais nous ne le professons plus come eux; avec une foi à transporter les montagnes, coment leur seroit-il tombé dans l'esprit, qu'il fut possible d'inventer en faveur de la jeunesse, des plans d'éducation préférables aux leçons & aux exemples, que la sagesse suprême a daigné

F

(*) M. BALLEXSERD, Auteur d'une *Dissertation sur l'Education Physique des enfans*, qui a été couronnée par la Société Hollandoise des Sciences.

nous fournir du Ciel? Ils n'avoient garde de se permettre une semblable pensée, qui leur auroit paru faire injure à la Divinité & déroger au respect des Livres Saints. Nos bons Ancêtres (*) se persuadoient que tout étoit fini, quand leur famille avoit reçu une éducation Chrétienne. Le croiriez vous, *Monsieur*? On n'avoit pas seulement alors l'esprit de soupçonner, qu'une Femme dût ne suivre d'autre Religion que celle de son Mari & qu'au surplus le Mari pouvoit très bien se passer d'en avoir une.

Mais nous, pour qui la Religion est un grand Problème, nous qui abandonons les sublimes mystères de la foi, à la crédulité du stupide vulgaire, nous qui nous élançons, sans jamais nous égarer, dans les plus hautes régions de la Philosophie, il est naturel que nous nous ouvrons en tout genre des routes inconnues à nos Pères & que notre imagination longtems enchainée par un respect religieux, s'essaie à

(*) Le célèbre LOCKE est le premier parmi les Modernes de ma conoissance, qui ait publié un Traité sur l'éducation. Encore lui reproche-t-on, de s'être plutôt appliqué à donner des règles, pour rendre le corps des enfans sain & vigoureux, que pour former leur esprit & leur cœur.

enfanter des plans d'éducation supérieurs sans doute , à la noble simplicité des Loix de l'Evangile & des exemples du Fils de Dieu.

Ces réflexions , qui vous paroîtront peut être échappées à l'amertume de mon zèle , ne tombent ni sur votre personne , ni sur votre livre. En attaquant un abus , je ne prétens pas proscrire un genre utile ; je fais rendre justice aux intentions , lors même que je condamne les erreurs. Dans la thèse générale , je veux bien l'avouer , un home qui cherche à perfectionner les principes de l'instruction publique , passera toujours dans mon esprit pour un Citoyen respectable ; à l'égard des personnes chargées come vous par état & par choix , du soin d'élever la jeunesse , je n'y trouve pas un seul petit mot à redire ; elles sont apelées par une vocation spéciale à écrire sur l'éducation.

Il est tems d'analiser votre discours ; la meilleure Apologie de votre livre , est votre livre lui même. La méthode neuve que vous indiqués réunit ce me semble , *Monsieur* , tous les avantages d'une excellente éducation , en même tems qu'elle écarte une multitude d'inconvéniens : Si j'ai bien saisi le but de l'Auteur & la con-

texture de l'ouvrage, vous imités en un point l'EMILE de M. ROUSSEAU; vous vous acordés l'un & l'autre à renverser de fond en comble les sistèmes d'éducation actuellement établis, mais j'aperçois un trait essentiel de différence, entre la méthode de cet home célèbre & la vôtre; la première me paroît impraticable dans l'état présent des choses, au lieu que la dernière est facile à suivre & qu'on peut espérer de la suivre avec succès, partout où un Maître médiocrement habile, rencontrera des Elèves heureusement constitués.

La tyranie de la coutume a décidé, que nos premières études doivent se proposer pour objet, les Sciences de gout & de pur agrément (*). L'Histoire, la Géographie, les Fables, les Chefs d'œuvres de l'Eloquence & de la Poésie anciennes, ce sont la nos jouets, les amusemens de nôtre enfance; c'est une douce amorce que nous jettons adroitement à la jeunesse, afin de la prendre dans les filets des Sciences exac-

(*) L'étude grammaticale des Langues mortes pourroit faire une exception à la règle générale, mais come cette étude n'est destinée qu'à nous ouvrir le Sanctuaire des Muses, elle rentre par là même, toute fastidieuse qu'elle est, dans la Classe des Sciences de pur agrément.

tes. Oh ! Le merveilleux artifice ! Nous cultivons le goût des jeunes gens, avant que leur raison soit formée ; nous les familiarisons avec le *Langage des Dieux*, avant qu'ils sachent bégayer passablement le langage des homes : Autant vaudroit il leur apprendre à voler, dans un âge où ils sont encore trop foibles pour marcher à quatre pattes. Si le préjugé dominant, si nôtre propre éducation, ne nous prévenoient pas en faveur de cette belle méthode, nous ne serions point surpris d'en lire la description, dans quelque relation des usages de la Floride, ou du Mexique.

Vôtre Discours, *Monsieur*, tend à réformer ce système gothique d'éducation ; vous voulés lui substituer un plan directement contraire & beaucoup plus analogue à la marche naturelle de l'esprit humain. Vous comencés par jeter dans celui de vos Elèves, le jermé des Sciences exactes & vous finissés par ces Sciences agréables, qui ébauchent l'institution vulgaire de la jeunesse : Les Mathématiques deviennent ainsi la base de l'édifice, que vôtre génie se plaît à élever ; vous apuyés ce nouveau sentiment sur plusieurs raisons pressantes, qui le rendent non seulement plausible, mais qui lui concilient à mon avis, l'évi-

dence d'une démonstration. L'expérience vient elle même au secours de vos raisonnemens : Vous cités à propos l'exemple de l'illustre famille des BERNOULLIS ; vous auriez pû y joindre celui d'un jeune Prince, dont l'éducation a été presque en tout conforme à vos principes & qui done déjà à la Hollande les plus grandes espérances.

Il faut voir dans vôtre ouvrage, avec quel art vous savés enchaîner les principales branches des conoissances humaines & les faire fermenter successivement, pour ainsi dire, dans la tête de vos élèves, de façon quelles se prêtent toutes un mutuel secours, loin de se confondre ou de se détruire réciproquement.

Vous ne dissimulés pas, *Monsieur*, les objections que l'on ne manquera point de former contre vôtre méthode ; c'est le destin des nouveautés en tout genre ; heureusement, la cause que vous aviés à défendre est assés bone, pour justifier la confiance avec laquelle vous les présentés au public. Vos réponses à ces objections m'ont paru presque toujours solides & quelquefois victorieuses.

Le plaisir que j'éprouvois en lisant vôtre Discours, s'est changé tout à coup en admiration, lorsque je suis arrivé à l'endroit où vous décrivés les *obstacles*, qui

empêchent les progrès des jeunes gens. Cette partie de vôtre ouvrage n'est sûrement pas la moins neuve , ni la moins intéressante ; rien n'égale vôtre sagacité à démêler les travers d'un nombre prodigieux de Pères , si ce n'est peut être vôtre talent pour les peindre. L'énergie de vôtre pinceau m'a réellement enchanté ; vous ne perdés aucune occasion de combattre les abus incompatibles avec la bonne éducation, abus dont la Société régorge, & l'on sent que vous vous faites une vraie fête, de forcer dans leurs derniers retranchemens ces ennemis respectables, qu'une tendresse molle ou aveugle arme contre ce qu'ils ont de plus cher au monde : Ah ! *Monsieur* qu'il seroit à souhaiter , que tant de Pères, les uns bêtement instruits, les autres fièrement bêtes (Excusés le jeu de mots en faveur du coup de pinceau , car (*) *je suis aussi peintre moi*) Qu'il seroit , dis-je, à souhaiter ! que tous ces Pères se donassent premièrement la peine

F 4

(*) Ce mot est d'un Peintre de vôtre Nation, du fameux CORREGG, si ma mémoire est bonne. Sans trop de présomption, je crois avoir un droit bien constaté à me l'approprier, en parlant des erreurs & des sottises des homes.

de vous lire & qu'ils prissent ensuite le parti moins facile de vous réfuter, ou celui de se corriger, mais par malheur ce dernier est le plus difficile.

L'exposition du *plan Systématique* que vous voulés suivre dans l'instruction de vos Elèves, vous sert en quelque sorte de peroraison. Je goute en général vos idées, mais ce qui me plait infiniment, c'est l'attention que vous aportés, à ne pas surcharger vos jeunes gens par des leçons trop multipliées; combien de fois arrive-t-il, qu'en voulant faire des Savans prématurés, on ne fait que de vieux pédans? & en vérité j'aime mieux l'ignorance toute pure: Voici selon moi un nouvel avantage de vôtre méthode; come vous vous contentés de doner deux heures de leçons par jour à vos Pensionnaires, vous laissés à leur disposition un espace de tems considérable, qu'ils pourront toûjours remplir par des études au choix de leurs Parens.

Ce juste tribut d'éloges, que je viens de vous payer, m'auroit-il aquis le droit, de vous comuniquer un petit nombre d'observations critiques? Sans toucher au fond de vôtre Discours, non plus qu'au développement de vos principes, permettés moi de vous dire, que vôtre stile se ressent encore un peu de vôtre idiome maternel.

Oserai-je vous conseiller à cette occasion, de remettre vos manuscrits entre les mains d'une personne, qui conoisse parfaitement la langue que vous avés adoptée. Cette précaution pourra vous être utile & le public n'y perdra rien ; le tems & l'habitude de parler nôtre langue, vous auront bientôt tout à fait naturalisé avec elle ; je dis *tout à fait*, car ce leger reproche n'empêche pas, que vôtre stile tel qu'il est, ne nous done déjà une verte leçon, à nous autres *Suisses-François*.

Pour résumer en peu de mots ce que je pense de vôtre production littéraire, je vous dirai très sincèrement, que si la Providence me destinoit à être un jour Père de famille & si je voulois me reposer du soin d'élever mes enfans sur tout autre que sur moi même, c'est vous, *Monsieur*, que je choisirois. Vôtre esprit, vos riches conoissances, formeroient, j'en conviens, un poids considerable dans la balance ; mais vôtre caractère moral contribueroit d'avantage à la faire pancher de vôtre côté ; sans y penser, vous l'avés anoncé vous même, dans ces belles paroles de vôtre discours, que je vais transcrire avec un singulier plaisir : „ Les Sciences seroient peu estimables, si elles ne conduisoient pas les homes à la vertu & au

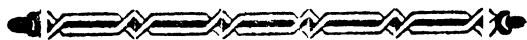
„ bonheur, surtout éternel. La plus vaste
 „ érudition n'est rien, si elle n'est pas
 „ accompagnée de la probité; l'honête ho-
 „ me fut toujours préférable à l'home sa-
 „ vant & ceux qui instruisent les jeunes
 „ gens, doivent moins songer à les ren-
 „ dre habiles, qu'à les rendre vertueux
 „ par les Sciences, en se servant de tout
 „ ce qui se rencontre dans leurs leçons,
 „ pour leur inspirer de l'amour pour la
 „ vertu & de l'horreur pour le vice.

Heureux les Pères qui trouvent à se dé-
 charger du fardeau de l'éducation de leurs
 enfans, sur un home également éloigné de
 la morgue d'un demi Savant & de la vé-
 nalité d'un mercenaire! Heureux les jeunes
 gens confiés aux soins éclairés & tendres
 d'un pareil Précepteur!

J'ai l'honneur d'être &c.

NEUCHATEL le
 18. Juin 1763.

SANDOZ Ministre au
 Vendredi.



NOUVELLES ACADEMIQUES.

SEANCE publique de la Société Littéraire
d'Arras, tenue le 26 Mars 1763.

M. l'Abé de Lys, Directeur en Exercice, ouvrit cette Séance par une Dissertation historique sur l'époque de la conversion des Atrébates, ou anciens Habitans d'Arras, au Christianisme. Il traita d'abord de leur Religion primitive, qui devoit être celle des autres Gaulois, laquelle n'admettoit originairement qu'un seul Dieu, qu'il falloit adorer par un respectueux silence; plus que par la prière & les sacrifices; mais les Gaulois, obligés de se soumettre aux loix des Romains, en adoptèrent aussi peu à peu les Divinités. M. l'Abé de L. conjecture que ces innovations furent plus tardives chez les Atrébates qu'en plusieurs autres Contrées de la Gaule. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit douter qu'ils n'aient tôt ou tard invoqué, non seulement MERCURE, dont le culte existoit déjà parmi eux du tems de CESAR, mais encore DIANE, POLLUX &c; ce qui est prouvé par les noms latins de quel-

ques villages voisins d'Arras, tels qu'on les voit dans les anciens titres.

Beaucoup d'Historiens croient que l'Evangile n'avoit pas été annoncé aux Atrébates avant la mission de ST. VAAST, que ST. REMI Archevêque de Rheims consacra Evêque d'Arras & de Cambrai; mais ils ne s'accordent point sur le tems de cette mission, que les uns placent en 530, & les autres vers l'an 500. M. l'Abé de L. préfère le sentiment des derniers; & il établit d'ailleurs que la Religion Chrétienne avoit été prêchée avant ST. VAAST, dans le Pays des Atrébates. De vieux Manuscrits portent que cet Apôtre y trouva à son arrivée les débris d'une Eglise détruite par les Vandales, & que ST. DIOGENE, Grec de Nation, étoit Evêque d'Arras durant la persécution de ces Barbares, qui pénétrèrent dans les Gaules en 407 ou 408. M. l'Abé de L. va plus loin, & remonte jusqu'en 367, tems où il tomba miraculeusement sur le territoire d'Arras, affligé de la plus grande sécheresse, une pluie mêlée de pluie, qui rendit aux campagnes leur première fertilité, & dont une portion se conserve encore aujourd'hui, sous le nom de MANNE, parmi les Reliques de la Cathédrale. Ce prodige, attesté par ST. JEROME & par PAUL OROSE, Auteurs

Contemporains , persuade à M. l'Abé de L. que le Christianisme étoit dès-lors connu au Peuple d'Arras. „ On opposera peut-être, „ dit-il , que le miracle de la MANNE „ n'est point incompatible avec l'état d'un „ Peuple idolatre. Il est vrai que Dieu „ peut faire des miracles en faveur des „ Infidèles; mais ce n'est que pour les „ faire entrer dans le sein de l'Eglise, & „ pour aprouver & confirmer la mission „ de ceux qui travaillent à les convertir. „ On doit donc au moins conclure, que „ quelque Ouvrier Evangélique s'employoit „ à la conversion des Atrébates.

M. de RUZE', Avocat-Général du Conseil d'Artois , Chancelier de la Société , lût un Discours , dans lequel il exposa combien l'Agriculture contribue à la pureté des mœurs. Il y dépeignit en ces termes la vie ordinaire du Laboureur. „ Quelle est en- „ core la partie la plus saine de la So- „ ciété? C'est celle qui est destinée aux „ travaux des champs. Elle seule fournit „ un refuge à l'innocence exilée des Vil- „ les. Le soleil paroît ne se lever que pour „ elle. Le caprice & le hazard ne règlent „ point dans les campagnes les heures du „ repos nécessaire à l'home. On y respecte „ le silence de la Nature, & l'on s'enve- „ lope avec elle des ténèbres de la nuit.

„ Lorsque l'Astre du jour vient en diffiper
 „ les ombres, on se hâte de chasser le so-
 „ meil, qui ne s'opiniatre pas à retenir le
 „ cultivateur dans les bras de la molesse.
 „ Il ouvre les yeux dans cet heureux mo-
 „ ment, où le soleil craint de les ofenser
 „ par une lumière trop viv. La simpli-
 „ cité fait l'ornement de son habitation;
 „ la frugalité celui de ses repas. Il ne
 „ permet point a l'art d'altérer chez lui les
 „ productions de la nature, &c.

Augmenter le nombre des Cultivateurs,
 ajoute M. DE RUZE', c'est resserrer la sphè-
 re de la corruption. „ Si l'Agriculture étoit
 „ en honneur, les gens de la campagne ne
 „ quitteroient plus le lieu de leur nais-
 „ sance, pour habiter les Villes, qui ne
 „ seroient désormais que l'asyle des Arts
 „ ou des Manufactures nécessaires, que la
 „ demeure de ces Citoyens, chargés de
 „ faire observer la police, de maintenir
 „ les loix, de régler les intérêts des Par-
 „ ticuliers, de veiller au bien général de
 „ la Société, & de réprimer les abus qui
 „ pourroient s'y introduire. Les Artisans,
 „ réduits à un petit nombre, ne s'étudie-
 „ roient plus à multiplier les besoins de
 „ l'home, pour multiplier les moyens de
 „ s'enrichir. Le luxe diminueroit par de-
 „ grés. Le Seigneur d'un riche Domaine

„ n'iroit plus sacrifier à la magnificence
 „ le tribut que ses Vassaux lui payent.
 „ Occupé à faire rentrer dans leurs veines
 „ le sang qu'il en tire, il ne confieroit
 „ plus ses intérêts à ces homes avides &
 „ mercenaires, qui regardent les habitans
 „ de la campagne come des esclaves, ou
 „ come des victimes. Les Loix devien-
 „ droient plus simples, parce que les in-
 „ têts seroient moins compliqués. La
 „ sincérité & la franchise seroient la Loi
 „ suprême... Les devoirs de chaque état
 „ seroient moins difficiles à remplir. Les
 „ droits du sang & de la nature seroient
 „ plus respectés, parce qu'il y auroit moins
 „ d'ocasions d'y doner atteinte. Les en-
 „ fans ne secoueroient point le joug,
 „ pour s'enrôler sous l'étendart des plai-
 „ sirs : Ils n'épuiseroient point leurs for-
 „ ces encore naissantes à trainer le char de
 „ la volupté.

A la suite des deux Ouvrages dont on
 vient de tracer une idée, M. DUBOIS DE
 FOSSEUX, Ecuyer de main du Roi, M. le
 MERCIER, ancien Capitaine au Régiment
 de Champagne, Chevalier de l'Ordre de
 ST. LOUIS, & M. l'Abé PAUCHET, Pro-
 fesseurs de Troisième au Collège d'Arras,
 prononcèrent, come nouveaux Affociés,
 leurs Discours de remerciemens, auxquels

M. l'Abé de LYS répondit séparément en qualité de Directeur.

M. de FOSSEUX, après avoir témoigné sa reconnoissance à la Compagnie, s'attacha à faire voir de quel secours est la Littérature contre l'ennui, soit dans la solitude, soit dans la Société; & il divisa son Discours en deux parties relatives à ces différens états. On se bornera à rapporter ici quelques morceaux de la seconde.

„ Les personnes qui ne voyent le monde
 „ que dans l'éloignement, s'en font une
 „ idée bien peu conforme à la vérité.
 „ Quelle différence de le connoître dans la
 „ spéculation, ou dans la pratique! Le
 „ sort de ceux que la naissance & la fortune
 „ ont placés aux premiers rangs, paroît
 „ digne d'envie. Les festins, les spectacles,
 „ & mille autres fêtes se succèdent
 „ pour eux presque sans intervalle: Leur
 „ vie n'est qu'un enchainement de plaisirs....
 „ Mais ceux d'entre eux qui voudront être
 „ de bonne foi conviendront, que souvent
 „ dans les lieux qui leur promettoient le
 „ plus d'amusement, ils n'ont trouvé qu'un
 „ ennui insupportable. L'idée charmante
 „ que l'on se fait par avance d'une partie
 „ de plaisirs, ne contribue que trop à la
 „ rendre insipide. La
 „ réalité

„ réalité est toujours au-deffous de ce que
 „ l'imagination faisoit espérer ; & le cœur
 „ préparé pour quelque chose de plus pi-
 „ quant , dédaigne & méprise le peu qui
 „ lui est offert. Mais quand on pourroit
 „ suposer que l'ennui fut exclu des assem-
 „ blées du grand monde, n'est-il point de
 „ momens vuides pour ceux mêmes qui
 „ sont emportés par le tourbillon le plus
 „ vif? Si pour remplir ces instans d'inac-
 „ tion , on ne trouve point de ressources
 „ dans son esprit , à quoi aura-t-on re-
 „ cours ?.... D'ailleurs combien de cit-
 „ constances , où des usages fondés , soit
 „ sur la Raison , soit sur le préjugé , or-
 „ donent de faire trêve avec le monde !
 „ Le goût de la Littérature aideroit à su-
 „ porter le poids de ces devoirs , en écar-
 „ tant l'ennui inséparable de l'oïveté....
 „ Il arrive fréquemment que le hazard , ou
 „ quelqu'autre occasion , rassemble des gens
 „ qui se conoissent peu. Alors l'ignorance
 „ & l'ignorant se causent une gêne réci-
 „ proque : Leurs esprits , s'aidant peu l'un
 „ l'autre , retombent sans cesse dans l'en-
 „ gourdissement. Le savant & l'ignorant
 „ peuvent s'entretenir sans ennui : Celui-ci,
 „ quelque foibles que soient ses lumières,
 „ aime à jouir de la conversation du pré-

» mier, qui fans affecter de supériorité,
 » se fait un plaisir de l'éclairer. Le Savant
 » & le Savant, lorsqu'ils ont le bonheur
 » de se rencontrer, jouissent d'un agré-
 » ment au dessus de toute expression.

M. l'Abé PAUCHET, dans son Discours de réception, entreprit de prouver qu'on ne peut être heureux sans la vertu, & qu'on ne peut être vraiment vertueux sans la science.

Il récita de plus une Ode sur la Poésie, dont l'origine est ainsi décrite dans les trois premières strophes.

Après que le Dieu du Tonnerre
 Eût des sombres flancs du Cahos
 Fait fortir les Cieux & la Terre,
 Et la plaine immense des Eaux,
 Ces monumens de sa puissance
 Furent trop peu pour l'excellence
 De ses magnifiques desseins;
 Formant un plus sublime ouvrage,
 Il voulut voir sa propre image
 Dans le chef-d'œuvre de ses mains.

L'homme est créé; son œil contemple
 Des miracles de toutes parts;
 Il voit, il admire ce Temple
 D'un Etre qui suit ses regards.
 Brillante autant que libérale,

Pour lui seul la Nature étale
 Mille & mille trésors divers :
 Frapé de son bonheur extrême,
 Il voit, il sent qu'après Dieu même
 Il est le Roi de l'Univers.

Déjà l'humble reconnoissance
 Au fond de son cœur a parlé ;
 Déjà jusques dans son silence
 Le sentiment s'est dévoilé.
 Bientôt par sa voix innocente,
 D'un cœur que son bonheur enchante
 Eclatent les heureux transports.
 Poësie, immortelle flame,
 C'est à ces mouvemens de l'Âme
 Que tu dús tes premiers acorde.

M. HARDUIN, Secrétaire perpétuel, lût des observations sur l'Article de la Langue Françoise, où il examina la nature de cette partie d'Oraison, & entra dans plusieurs discussions touchant les mots que d'habiles Grammairiens ont voulu faire passer pour Articles indéfinis & partitifs.

On lût ensuite la seconde partie d'un Mémoire sur les Coquillages fossiles d'Artois, envoyé par M. WARTEL, Chanoine Régulier de l'Abaye de Mont-Saint-Eloy, Associé honoraire. Il y parle, entre au-

tres choses, des Echinites, que les Naturalistes désignent sous les noms de Boutons, d'Oursins, de Hérissons, de Chataignes de mer &c ; & qui se rencontrent fort comunément en Artois.

„ On remarque, dit il, dans nos pierres quatre espèces d'Echinites. La première, qui est la moins rare, est l'Echinite en cœur, nommée autrement *pas de Poulain*. Sa partie supérieure est empreinté d'une étoile à cinq rayons. Le reste de la coquille est chagriné & chargé de petites boutes, dont le plus grand nombre est usé. Dans ces boules ou mamelons, sont emboîtées, lorsque l'animal est vivant, des pointes entre lesquelles il pousse ses cornes, qui font rouler toute la coquille en différens sens. On voit de ces fossiles plus petits qu'une noisette, & d'autres aussi gros que le ping.

„ La seconde espèce est l'Echinite en bouet. Celle-ci est d'une forme tout à fait différente de l'autre. Sa coquille est bombée & presque ovale: Son étoile, qui a aussi cinq rayons, est moins apparente, mais plus étendue que celle de la précédente: Elle suit tout le contour de la coquille jusqu'à son dessous, qui est aplati. Cette Echinite paroît com-

„ posée de petites mailles quarrées, qui
 „ forment des bandes contigues les unes
 „ aux autres. Les plus grands de ces co-
 „ quillages ont deux pouces de longueur
 „ sur un pouce de hauteur; & les plus
 „ petits, que je n'ai trouvé que dans
 „ les marnes des monts de Rebreuve (*),
 „ ne sont pas plus gros que la tête d'u-
 „ ne épingle. Ces petits fossiles, qu'on
 „ y rencontre abondamment, sont tres-en-
 „ tiers, bien chagrinés, & tout couverts
 „ de boules; ce qui peut engager à croire
 „ que si l'on n'en voit point de pareilles
 „ sur les plus gros fossiles de cette espèce,
 „ c'est qu'elles ont été usées par quelque
 „ frottement. Les Echinites en bonnet &
 „ en cœurs ont également deux ouvertu-
 „ res, l'une dans le haut, l'autre pres-
 „ qu'au bout du dessous de la coquille;
 „ & ces ouvertures seroient percées à jour,
 „ si la coquille n'avoit pas un noyau de
 „ matière solide.

„ La troisième espèce, moins commune
 „ que les fossiles précédens, est l'Echinite
 „ en cône. Il y en a de deux sortes,
 „ dont la première porte une étoile à

G 3

(*) Village situé près le Bourg d'Houdain à cinq ou six lieues d'Arras.

„ cinq rayons, qui partent du fomet,
 „ suivent régulièrement le contour de la
 „ coquille, & vont aboutir à une seule
 „ ouverture, dans le milieu de la base ou
 „ partie inférieure de ce fossile. La se-
 „ conde sorte d'Echinites en cône, infini-
 „ ment plus rare que l'autre, est l'Echi-
 „ nite à gros tubercules. On voit bien
 „ des fragmens de ce coquillage dans les
 „ pierres blanches; mais il est fort difficile
 „ de le trouver entier, tel que M. de
 „ GRANVAL (*), le possède dans sa col-
 „ lection. Ce morceau est l'Ourfin fossile
 „ le plus curieux qu'on puisse voir: Il est
 „ garni de gros mammelons en compar-
 „ timens, qui vont toujours en diminuant
 „ jusqu'au fomet. La coquille marine qui
 „ lui est analogue, est le plus bel Ourfin
 „ de la mer rouge, dont la figure est gra-
 „ vée dans la Conchyliologie de M. d'AR-
 „ GENVILLE, planche 25, lettre E. Ce
 „ sont les carrières d'Arras qui ont pro-
 „ duit ce fossile.

„ Enfin la quatrième espèce est celle
 „ de l'Echinite en bouton. Elle est ronde
 „ & plate, trouée de part en part dans le
 „ milieu: Elle porte son étoile ornée de

(*) Conseiller au Conseil d'Artois, Membre
 de la Société Littéraire.

„ petits tubercules sur tout le contour de
 „ la coquille, depuis le centre supérieur
 „ jusqu'au centre inférieur. On en trouve
 „ en Artois de la première grandeur, qui
 „ n'excède pas douze lignes de diamètre.
 „ J'en conserve trois, qui ne sont pas
 „ plus grandes qu'un pois aplati, lesquel-
 „ les ont un opercule qui couvre l'ouver-
 „ ture supérieure. Au reste ce fossile est
 „ moins rare dans les pierres blanches
 „ que l'Echinite en éone de la première
 „ forte; mais il est plus rare dans les
 „ pierres à fusil.

M. HARDUIN termina la Séance dont nous rendons compte, par la lecture des vers suivans.

I N S C R I P T I O N S

*Pour douze Empereurs Romains, traduites
du Père VANIERE (*).*

G 4

(*) Il est singulier que le P. VANIERE, au lieu de comencer, ainsi que SUEÏONE, le nombre de ses douze CESARS, par le célèbre JULE, qui lui ofroit une si riche matière, en ait retranché ce grand home, pour y faire entrer l'Empereur NERVA, qui n'est guère connu des personnes peu versées dans l'Histoire, & dont la vie ne pouvoit presque rien fournir au Poëte.

AUGUSTUS.

*Romuleæ foret ut gentis sors optima, nunquam
Vivere, vel nunquam debuit ille mori.*

Pour que d'un sort heureux, Rome pût s'a-
plaudir,
Il dût ne jamais vivre, ou ne jamais mourir.

TIBERIUS.

*Dum juvenem vitis insignem Augustus adoptat ;
Fit Pater ; ac Roma desinit esse parens.*

AUGUSTE aqut un Fils, en adoptant TIBÈRE ;
Mais des Romains alors il cessa d'être Père.

CALIGULA.

*Cæde furens, Roma sibi vult altaria poni ;
Quodque hominem exuerit, se putat esse Deum.*

Il veut, ce monstre infame, être adoré dans
Rome ;
Et pense qu'il est Dieu, parce qu'il n'est plus
homme.

CLAUDIUS.

Imperium jam fraude tibi furata, veneno

Eripuit Conjux infidiosa diem ()*.

La fraude & le poison, employés tour à tour,
Lui ravirent bientôt & l'Empire & le jour.

N E R O.

*In sua convertit ferrum præcordia, postquam
Vix alium, tollat quem serus ensis habet.*

Lui même il se frapa, lorsqu'il restoit à peine
Quelque tête échappée à sa rage inhumaine.

G A L B A.

*Imperium meruit Miles : Moderamine rerum
Amisit Princeps quod decus arma dabant.*

Soldat il mérita le beau rang d'Empereur :
De ses exploits son règne anéantit l'honneur.

(*) *Agrippina suavit Claudium ut præterito Britannico filio, Successorem Imperii designaret Nerone, quem illa ex altero marito susceperat. Ne penitendi locus esset, Claudium boleto venenato mox sustulit.*

AGRIPPINE, dernière Femme de CLAUDE, l'engagea à deshériter son Fils BRITANICUS, & à se nommer pour Successeur NERON, qu'elle avoit eû d'un autre Mari. Pour ôter à l'Empereur le tems du repentir, elle se hâta de le faire mourir par le moyen d'un champignon empoisonné.

*Maluit interitu pulchro decedere vitâ ,
Quam sceperum populi clade tenere sui.*

Il aima mieux périr , par un noble trépas ,
Que de devoir le sceptre au sang de ses Soldats.

V I T E L L I U S .

*Hunc epulo pisces uno bis mille , volucrumque
Apposuisse sibi millia quinque ferunt.
Ne Cælum foret alitibus , mare piscibus orbum ,
Clauisit inextinctam mors propinata gulam.*

De deux mille poissons & de cinq mille oiseaux
On dit qu'en un repas il fit couvrir sa table.
Pour qu'il ne dépeuplat & les airs & les eaux ,
La mort ferma soudain sa bouche insatiable (*).

V E S P A S I A N U S .

*Indignata truces jam dudum Roma Tyrannos ,
Hoc duce Cesareum denique nomen amat.*

L'Empire des Césars aux Romains odieux ,
Sous ce bon Maître enfin leur devint précieux.

(*) Ce fut , selon SUTTON , le Frère de VITELLIUS qui lui dona ce festin ; & les oiseaux qu'on y servit étoient au nombre de sept mille ; mais le Traducteur n'a pas crû devoir changer le sens de son Original.

TITUS.

*Orbis amor Princeps , si quâ fortè nil dedisset ,
Hunc sibi dicebat deperisse diem.*

Il croyoit perdre un jour , ce Prince généreux ,
Quand un jour s'écouloit , sans qu'il fit des heureux.

DOMITIANUS.

*Ambierat frater donis sibi condere fastos :
Ille suos voluit cæde notare dies*

Du Règne de TITUS les dons traçoient le cours :
Son Frère en traits de sang voulut marquer ses
jours.

NERVA.

*Dignior imperio fuit & studiosior Urbis ,
Cum sua Trajano sceptrâ regenda dedit.*

Il se rendit plus cher , lorsque ses foibles mains
S'aiderent de TRAJAN , pour régir les Romains.

L'ACADEMIE Royale des Sciences établie à PARIS
aura deux Prix à distribuer en 1764. Le premier
sera ajugé à un Ouvrage en Prose , dont le sujet doit
être l'Eloge de feu M. le Maréchal de GASSION. Le
second est destiné à la meilleure Pièce de Poésie ,
sur les Avantages de la Navigation.



M E S S O N G E S .

C O N T E .

QUE nous va-t-il débiter, dira-t-on , avec les Songes ! De quelle ridicule vision nous va-t-il entretenir ! Voilà les jugemens qu'on ne manquera pas de porter ; mais qu'on les suspende : Les Songes sont quelquefois l'organe de la Vérité.

J'étois enseveli dans un profond sommeil & MORPHE'E avoit répandu sur moi les plus doux pavots , lorsqu'une voix inconnue & terrible se fit tout d'un coup entendre. Je me réveille en sursaut & je regarde surpris , interdit : Que me veut-on , m'écriai je en tremblant ? Tais toi , „ me répondit la voix , & réjouis toi de ton bonheur. Je suis un Ange : Je viens te faire jouir de la plus grande félicité que tu puisses espérer. Prends cette bague , qui te rendra invisible , & suis moi. J'écoute & j'obéis. Il me fit monter à l'instant dans le séjour des Dieux & me parla ainsi. Regarde maintenant la terre ; contemple la demeure des mortels, Je jetterai alors du

haut du Ciel mes regards de côté & d'autre & j'aperçus enfin la terre au milieu d'une foule de mondes. Tu la vois donc, me dit l'Ange; eh bien satisfais ta curiosité à ton gré! Tu peux présentement connoître ce qui se passe dans le monde; les Dieux t'en donent le pouvoir. Alors je considérai les différentes parties de cet Univers. Elles me parurent admirables. Sans doute, pensai-je, l'homme qui jouit de tant de biens doit toujours être heureux; rien ne peut alterer sa félicité. Je regarde dans cette idée le Chine; mais je n'y vis que des lachetés & d'odieuses fourberies.

Une Cour éfeminée encensoit un Monarque impérieux & faisoit à son tour trembler le Peuple, qui véxoit les étrangers. Les Docteurs, dis-je à l'Ange, sont peut-être plus vertueux. Non, me dit-il, mais ils savent mieux se déguiser. Ils louent leur Législateur CONFUCIUS, mais ils ne lui obéissent pas. Ah Dieux! m'écriai-je, que l'homme est méprisable, puisqu'il ose louer dans mille écrits cette malheureuse Nation! Mais sans doute les autres Peuples n'ont pas ainsi deshonoré leur existence; les Indiens sont plus sages, plus heureux. Je vis alors une ville riche & superbe; la magnificence y régnoit de tou-

tes parts : Tout y sembloit respirer la joie & la félicité ; c'étoit Delhi la Capitale du vaste Empire des Mogols. On y donoit en cet instant un spectacle magnifique pour ces Peuples : On pesoit en cérémonie leur Monarque & l'on trouva qu'il pesoit 200 livres. Les Sujets se livroient aux transports les plus ébrenés parce que leur Souverain étoit devenu un peu plus gros, c'est à dire un peu moins capable de les gouverner. Là on voyoit un lâche Courtisan qui flattoit ridiculement son Maître ; ici il le maudissoit à son tour & détestoit son gouvernement. Ailleurs des milliers d'hommes détestoient leur sort. Ils s'épuisoient, disoient-ils, pour un Roi cruel qui sacrifioit aux Dieux dans des Temples bâtis par mille extorsions. Ici un Délateur obscur nageoit dans les délices de la volupté ; mais bientôt victime de ses plaisirs, il passoit sa vie dans l'ennui & la douleur compagne du crime. Là le vertueux Citoyen gémissoit, & ne savoit que gémir.

A la vue de tant d'horreurs, je détournai bientôt les yeux. Non, dis-je à l'Ange, le bonheur & la vertu n'habitent point dans les grandes villes ; c'est dans la campagne qu'il le faut chercher. Heureux hameaux ! aimable médiocrité ! Peut-être, me

répondit-il , peut être font ils plus fortunés , mais que la différence est légère ! Ce Payfan que tu vois chanter au milieu des plus dures fatigues te paroît heureux , mais il ne l'est pas ; dévoré par la jalousie , il ne conoit pas sa félicité : Le bonheur de son voisin fait son malheur. Vois tous les Peuples de l'Asie , ils font tous malheureux. Ils n'aiment pas les Dieux , ils n'aiment pas la vertu. Les Cours y font orageuses & le Peuple souvent féditieux. Vois ce Tyran , qui fait périr sur un échafaut les plus distingués de ses Sujets. Insensé ! il ne conoit pas l'abîme qu'il se prépare ; son Trône va bientôt tomber ; il finira ses jours obscurs dans un sombre cachot. Son prédécesseur est en exil & le Tyran qui va lui succéder mourra honteusement. Ces malheureux regnent pour faire gémir des Peuples criminels & ils expient bientôt leur tyranie. Mais lui dis je toutes les Contrées du monde éprouvent-elles les mêmes infortunes ? L'Africain , l'Européen font il en proie à tant de maux. Les mortels , me répondit l'Envoyé des Dieux , éprouvent à peu près tous le même sort ; la vertu seule peut le changer. Les Rois décident pour l'ordinaire du bonheur de leurs Peuples & les Souverains de l'Afrique font foibles où barbares.

Leurs sujets sont comunément les plus malheureuses de toutes les créatures ; ils sont réduits en esclavage pour des fautes de peu d'importance & livrés à des maitres cruels. Ces Rois ne règneront bientôt que sur des déserts. Les Africains vivent dans la plus grossière ignorance & ne savent jouir que des plus grossiers plaisirs. La nature elle même leur refuse souvent ses bienfaits ; le peuple gémit & ne fait se soustraire à l'esclavage que pour tomber dans une plus odieuse servitude. Tout est barbare chez eux ; leur raison s'est avilie, leur culte est grossier, les loix n'y sont point honorées ; on y maltraite le pauvre, on n'y estime que le riche. Tel est le sort infortuné de ces mortels ; leurs crimes aggravent chaque jour leurs malheurs.

Je ne pû considérer plus longtems ce spectacle d'horreur ; je détournai les yeux & priai l'Ange de me ramener dans ma demeure. Non, me dit-il, examine encore une fois ces vastes Régions ; le crime y habite, il y règne, je le fais, j'en gémis ; mais tous les habitans de cet Univers n'ont pas donné dans ces excès qui t'ont fait frémir. La Vertu est encore aimée, la justice y est honorée par plusieurs mortels. L'Europe est pleine d'hommes honêtes ; il s'en

s'en trouve par tout. Vois ici ce Magistrat respectable, qui refuse d'obéir au Tyran & meurt pour la patrie. Vois cet homme de bien, qui a sacrifié sa fortune pour le salut de ses Frères. Le vice a ses partisans mais ils le détestent à leur tour, & la Vertu trouve par tout des admirateurs. Les Monarques, dans cette heureuse partie du monde, la suivent, l'embrassent. Nations comérçantes, Nations guerrières; toutes lui rendent hommage: Chacun sent qu'elle doit régner dans les cœurs. Vois par exemple cette République, qui est maintenant sous tes yeux. Je regardai & je vis que tout y portoit l'image de la félicité. L'Artisan occupé d'un travail honnête y passoit des jours tranquilles dans la liberté. Le Négociant y faisoit fleurir l'Etat: Tous les habitans y concouroient unanimément. Quelques uns me frappèrent d'avantage. Ils étoient vénérables; on paroïsoit les respecter. Qui sont ils, m'écriai-je! Ce sont, me répondit mon Conducteur, ce sont les Magistrats & les Pasteurs de cette ville. Mortels respectables ils travaillent au bonheur de ceux qui leur sont subordonnés. On les honore, mais on les aime encore d'avantage. Le mérite a toujours ici ses aprobateurs & plusieurs de ses

Citoyens méritent les plus grands éloges. Leurs Chefs en sont tous dignes : Le modèle A**** le grand T****. Le S****, digne Successeur d'EULER & du grand NEWTON, & plusieurs autres y sont généralement loués. Je pourrois, ajouta-t-il, t'en dire d'avantage ; mais des ordres souverains me rappellent au Ciel. Il dit & me quita.



V E R S

A M. J. J. ROUSSEAU , au sujet de sa Lettre () à M. FAVRE Premier Syndic de Genève.*

PAR les toits, vrais ou faux, que nous fait la Patrie,

Nôtre gloire, ROUSSEAU ! ne peut être flétrie :

UN ARISTIDE, UN PHOCION

En donèrent jadis l'admirable leçon.

Di moi donc par quelle manie,

Citoyen si chéri d'une Ville chérie,

As-tu pû solement en abjurer le nom ?

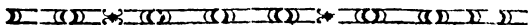
Dans la fierté de ton génie,

Je crois pouvoir en trouver la raison :

Aussi sublime que PLATON,

(*) L'objet de cette Lettre de M. ROUSSEAU étoit de renoncer à sa qualité de Citoyen de Genève.

Non moins nerveux que DEMOSTHENE ,
 Et plus ferré que CICERON ,
 A la roideur du vieux CATON ,
 Tu voulus ajouter , en rompant cette chaîne ,
 Le dédain orgueilleux d'un nouveau DIOGENE .



V E R S

A Melle ROSE MINETTE W. âgée d'environ deux ans.

BELLE MINETTE , aimable Enfant ,
 Qui partout savez plaire ,
 Que je ne vis jamais & que j'aime pourtant !
 Expliquez-moi donc ce mystère .
 Est-ce que vous auriez pour Mère ,
 Cette VENUS , qui mit au jour ,
 Un autre Enfant qu'on nomme Amour ?
 Sœur de ce petit Dieu , qui se rend invisible ,
 Et qui dans un instant parcourt tout l'Univers ,
 Aimé sans être vû ; partout donant des fers ;
 Aussi belle que lui , seroit-il bien possible
 Que come lui vous rendant insensible ,
 Sans vous montrer , parcourant le pays ,
 Vous emportiez nos cœurs , par un charme envahis ?
 Vous ressemblez si fort à l'Enfant de CITHÈRE ,
 Qu'on vous prendroit pour vôtre Frère ,
 Si l'on ne vous savoit d'autre sexe que lui .
 Ce garçon , en éfet , quoique petit encore ,
 Est si beau , que partout chacun l'aime & l'adore ;
 Et vous savez dès aujourd'hui ,
 Joignant à sa beauté bien d'autres avantages ,
 Petite Fille encore , mériter des hommages .
 Enfin de ce petit garçon
 On vous conoit déjà , dit-on ,

Un peu de la malice ,
 (Si nous pouvons ainsi nommer avec justice
 L'art de se faire aimer.) En voici la raison :
 Lorsque tenant vôtre Poupée ,
 Vous semblez badiner avec attention ,
 Baissant la tête , on voit à l'échappée ,
 C'a & là maint coup d'œil , qui perce jusqu'au cœur
 Quiconque de vos jeux veut être spectateur :
 Et même encore , lorsque plus attentive ,
 De Pompons & de fleurs vous voulez la couvrir ,
 Vous n'avez pas l'intention naïve
 De l'orner & de l'embéir ;
 Pour vous ces ornemens font de nouvelles armes ;
 On voit que vous voulez en réhausser vos charmes ,
 Que l'art jamais ne fauroit éfacer ,
 Et qu'un jour vôtre Êsprit pourra seul surpasser.
 Non , jamais dans l'enfance on ne vit mieux percer
 L'heureux talent d'une coquette.
 Qui vous a donc appris , trop aimable MINETTE !
 A ménager ainsi cet art toujours vainqueur ?
 Quoi ! l'art de faire des conquêtes
 Flate déjà ce petit cœur ?

Mais s'il est vrai que les Poètes
 Ont droit de faire les Prophètes ,
 Puisque c'est APOLLON qui les inspire tous ;
 Voici ce que j'apprens de vous.

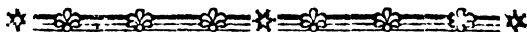
Par de plus beaux attraits un jour vous voudrez
 plaire ;
 Et je ne vous crois pas la Fille de VENUS ;
 Mais vous venez d'une autre Mère ,
 Qui , moins belle en éfet , a bien plus de vertus.
 La Déesse de CITHÈRE
 Eût bien pû , come à son Fils ,
 Vous apprendre le vice & le don de mal faire :
 En de meilleures mains le destin vous a mis ;

Celle à qui vous devez la vie
 Dressera son Enfant à faire autant de bien ,
 Que celle , qui des jeux & des ris est suivie ,
 Laisse faire de mal au sien.
 Votre docilité fait déjà qu'on vous aime ;
 Et votre ame offrira des charmes si flatteurs ,
 Que mille amans mertront leur volupté suprême
 A prouver leur respect pour vos attraits vainqueurs :
 Vos vertus , vos talens toucheront plus de cœurs ,
 Que les traits de l'Amour , & votre beauté même.



E N I G M E.

JADIS dans une République
 Où la vertu me célébroit ,
 J'ocupois la main pacifique
 Du Général qui me guidoit ,
 Lorsque le fabre de BRILLON
 Plus dangereux que TISIPHON ,
 Laissoit succéder aux Lauriers
 Le Simbole des Oliviers ;
 Mais dans ce Siècle puérile
 Ou l'home affecte un air débile
 Qui deshonore ses Ayeux ,
 Je suis un objet malheureux
 Que le sot Courtisan méprise ,
 Sans considerer des travaux ,
 Dont sa lache fainéantise
 Recueille les heureux faisceaux.
 Cependant , malgré cet outrage ,
 Qui dégrade ce paresseux ,
 Dans mon état j'ai l'avantage
 D'être l'amusement du Sage ;
 Est-il un sort plus glorieux ?



L O G O G R I P H E.

MINERVE au tems jadis exerça mon usage ;
 Les Rois & les Bergers conoissent mon pouvoir :
 De la beauté je forme l'apanage ,
 Du jaloux très souvent je fais le désespoir.
 Je possède sept pieds & je suis à deux faces ;
 Sans mes attraits , il n'est point de beaux yeux.
 J'habite encore bien d'autres lieux
 Où je prodigue aussi mes graces ,
 Malgré leur séjour ténébreux.
 En divisant ma forme naturelle ,
 D'un Moine on trouvera l'Ordre nécessaire ;
 D'un bon Soldat la Compagne fidèle ,
 Et d'un Forçat l'instrument rigoureux ;
 Ce que Rome acordoit aux Conquérans fameux ;
 Une Conjonction traduite par VORTURE ;
 De plus une exclamation
 Exprimant le plaisir ainsi que la torture ;
 Certain endroit bourbeux , qui produit du Limon ;
 Un Habitant des bois , tout chargé de feuillage ;
 Le sensible attribut des cuisantes douleurs ;
 Enfin ce que CLORIS possède en son jeune âge
 Dont peut être , à l'abri d'un indulgent bocage ,
 Elle enchante en secret plus d'un de mes Lecteurs.

Fait par une Dame.



A V I S.

COME la 5me Lotterie de la Ville Impériale
 d'ISSON a été tirée & liquidée à la satisfaction des

Intéressés, le Vénéralé Magistrat de ladite Ville a résolu de continuer, ayant fait publier la 6me Lotterie, qui consiste en un Capital de 9600 Gouldes courant d'Hol. de 16000 Billets & de 6038 Prix, divisés en 3 Classes. La Mise est de 6 Gouldes pour un Billet entier à 60 crutzer le Goulde; les Billets gagnans rentrent dans les Classes successives, & le Billet le plus heureux, peut gagner, s'il a le bonheur d'emporter le gros Lot, dans chaque Classe, avec une si petite mise, un Capital de 1200 mille Gouldes. Le Tirage de la 1ere Classe comencera au plus tard Lundi 5me Septembre prochain sur la Maison de Ville, de ladite Ville d'Essen, en public, & en présence d'une Comission établie par le Magistrat. Les Plans qu'on peut avoir chez les Collecteurs ci-après nommés, donneront de plus amples éclaircissimens. Les Amateurs pourront s'adresser à eux pour des Billets, savoir à Schafhouse chés M. le Comissaire SCHALCH au Raifin blanc, à Bienne chés M. NEUHAUS Fils ainé; à Zurich chés M. JEAN CONRAD BALBER, à Langenthal chés M. DENLER Comis des Postes, & à Vevey chés M. KROHN, demeurant au Logis de l'Ours. On est prié d'affranchir les Argents & les Lettres.



Le mot du Logogriphe de Juin est VIGNERON, où l'on trouve Néron, Ivrogne, Or, Ire & Giron, Nion, Orgue, None, Junon, Ogre, Vin, Grouin, Vigne, Non, Vernon en Normandie, Rion en Auvergne, Grive.



T A B L E.

H IMNE sur la toute présence de Dieu tra- aite de l'Allemand de M Wieland.	3
Aux Editeurs à l'ocasion des Réflexions sur la Prière de J C dans le Jardin de Gethsémani.	15
Essai sur cette Question, Par quels moyens pour- roit-on resserrer les liaisons & l'amitié entre les Citoyens des diverses Républiques, qui composent la Confédération Helvétique.	25
Lettre aux Editeurs sur cet Article du Simbole, Il est descendu aux Enfers.	38
Aux Editeurs sur les Empereurs Constantin, Ju- lien, & Théodore & sur M Leibnitz.	47
Le vrai Talisman, Chapitre VII.	56
Extrait de l'Histoire de la Ville de Mulonse, par M. Reynal.	71
Lettre à l'Auteur d'un Discours sur a ma- nière de former l'Esprit & le Cœur des Enfans.	79
Nouvelles Académiques.	91
Mes Songes Conte	108
Vers à M J. J Rousseau, au sujet de sa Let- tre à M. Favre Premier Syndic de Genève.	114
Vers à Melle Rose Minette W.	115
Enigme.	117
Logogriphe.	118
Aois.	118